

ESSEX

APPEAL



LA RANÇON DE LA GLOIRE

Un Palais des Congrès comble pour Miss Diana Ross, super-star de la musique noire américaine et grande vedette de la firme Tamla Motown. Le spectacle proposé a parfaitement répondu à ce que l'on pouvait s'attendre : un show impeccablement réglé, évidemment très américain et fortement influencé par ce qui se fait là-bas en matière de music-hall de classe. Mais, car il y a un « mais » et il est d'importance, il serait vain de chercher là une quelconque émotion, de s'attendre à une explosion de vie, à l'expression d'une sensibilité. Le propos de Diana n'est pas là, elle est ster luehée sur son piédestal, toute auréolée de sa gloire, nul espoir de la voir en descendre. Un travail de grande professionnelle, c'est déjà beaucoup, mais est-ce assez ?...



L'unique concert parisien de David Essex était attendu avec beaucoup d'intérêt. L'ex-idole des teenagers anglais allait-il confirmer ou infirmer son image de mar- que ? L'orientation musicale prise par David depuis quelque temps laissait sup- poser, et espérer, qu'il se présenterait au pu- blic français avant tout comme un musi- cien. C'est du moins ce que nous souha- lions récemment (voir « Pop-Hebdo » n° 14).

Force est de reconnaître, à notre grand regret, que Mr Essex n'a pas renoncé au côté minet de son personnage. Le fait qu'il ait choisi un rocker de la trempe de Russ Ballard pour assurer sa première partie n'a pu qu'accentuer l'impression.

C'est devant une salle du palais des Congrès à moitié vide qu'il apparaît, émer- geant d'un écran de fumée, le ton est déjà donné... Soutenu par une formation pari- culièrement efficace composée de Barry de Souza (batterie), Mark Griffiths (guita- re), Mike Horn (basse), Ronnie Leahy (cla- vier), Phil Palmer (guitare) et d'un nou- veau saxophoniste remplaçant Alan Wake- man, il va interpréter la totalité des chan- sons qu'il lui ont apporté le succès : « All the fun of the fair », « Rock On », « America », « City Lights », « Stardust », etc.

RORY

TEL QU'EN LUI-MEME

Se situant à quelques jours des excep- tionnels spectacles donnés à Paris par Neil Young et Paul McCartney & Wings le pre- mier, exceptionnel par sa seule présence pour le show pour les seconds, on pouvait se de- mander si le concert de Rory Gallagher n'allait pas souffrir (faire les frais de ce programme très chargé offert aux ama- teurs de rock-music. L'an dernier, lors de sa venue à la gare de la Bastille, les trois mille landais avait attiré dans les trois mille spectateurs. Il a fait encore mieux, des- coup mieux en cette fin mars au Palais des Sports de la Porte de Versailles. Un peu pour remercier ce public d'être venu si nombreux et de faire preuve d'un tel en- thousiasme, Rory s'est encore plus qu'à l'habitude surpassé. Menant son set à cent à l'heure, il ne nous a laissé qu'à de très ra- res occasions le temps de souffler, comme poussé par cette salle il a redoublé d'ener- gie, oubliant toute fatigue, toute lassitude (pourtant compréhensible puisqu'il sort d'une épuisante tournée américaine). En deux heures, Rory s'est contenté d'affirmer et de démontrer qu'il est bien l'un des plus grands guitaristes de la rock-music. Une évidence qu'il nous a remis en mémoire de fort agréable façon. Un type tout simple, au boogie électrique et à l'incroyable éner- gie, parfaitement soutenu par des accom- pagnateurs efficaces, sobres et fidèles avec lesquels il entretient une réelle com- plicité. C'est tout cela Rory Gallagher et bien plus encore mais le reste est simple- ment affaire de sensibilité. Et qu'importe si son concert a ressemblé comme deux gouttes d'eau à celui de l'an dernier, qui lui-même... etc. Chez d'autres, ce caractère quelque peu figé pourrait être gênant mais à aucun moment l'on éprouve l'envie d'émettre cette réserve à son égard. Il est tel qu'il est et c'est tout ce qu'il fallait pour rendre enthousiaste et pour ravir cette salle d'avance acquise. Et sous les hurra d'une foule en délire, Rory est reparti. Il s'en est allé rejoindre d'autres publics, d'autres amis à qui il tentera (comme à Pa- ris) d'offrir le meilleur de lui-même, de sa musique. On the road again...



Pop Hebdo

CHACQUE MARDI

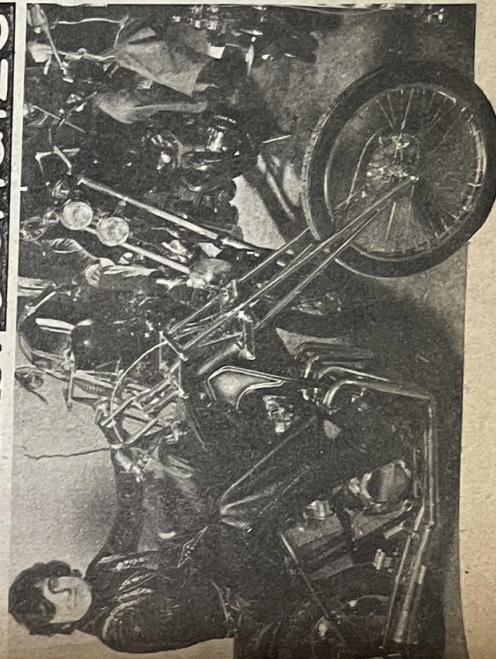
Commission paritaire N° 57364 Belgique - 25 FB Suisse - 2.50 F

la mort de PAUL KOSIOF

WISHBONE ASH story 2

CRAZY CAVAN

Mark ROBSON et le POING: adieu Paris!



JULIOS BEAUCARNE



« Je vais t'envoyer dans un petit colis pas plus grand qu'une boîte d'allumettes la notion d'étendue et de du- rée. » Page 9.

TECHNO POP



FRANCE

Enfin il n'est nullement évident que le concert du **Sensational Alex Harvey Band**, prévu pour le 17 avril en plein week-end de Pâques, ait bien lieu. ■ Arcana et Amphora viennent de créer un département **vidéo**. Pour tous contacts, Arcana 24, boulevard de Lattre-de-Tassigny, 90000 Belfort. ■ C'est Richard d'Oc de Toulouse qui nous l'affirme : « **Paracelse** est un nouveau groupe toulousain à suivre ». ■ **Bea Tekielski** vient d'enregistrer une cassette live, intitulée « Poussière ». On peut se la procurer en s'adressant à Michel Thonney, B.P. 61, 39002 à Lons-le-Saunier. ■ **David Bowie** en provenance des U.S.A.

par la voie maritime n'a pas abordé le vieux continent à Cannes comme prévu mais à Gènes. ■ Deux ans d'existence et plus de quatre-vingts concerts, c'est le premier bilan de **Castelhemis**, un groupe de la région parisienne (Antony). Ces musiciens font preuve d'une parfaite organisation et d'un sens aigu de la promotion comme en témoigne le dossier qu'ils nous ont adressé. Ce groupe de « pop acoustique » comme il se définit lui-même est composé de Castel (chant, guitare), Lionel (chant, guitare), Michel (orgue, synthétiseur), Zacha (flûte, percussions), Teddy (sonorisation, contacts, régie). Les tarifs de Castelhemis sont de 1.000 F minimum garanti (+ repas) pour région parisienne, de 1.000 F minimum garanti (+ repas, hébergement,

forfait de déplacement) pour la province, de 1.500 F pour les festivals. Castelhemis, 4, rue Molière, Bât. 12, 92160 Antony. ■ Afin de pouvoir plus largement ouvrir les colonnes de ce journal aux **groupes français**, groupes, veuillez-nous faire parvenir vos bio, dossier de presse, tarif, dates de concerts, etc., sans oublier disques ou cassettes éventuels. Adressez le tout à Jean-Paul Commin, Pop-Hebdo, 98, rue Louise-Michel, 93170 Bagnolet. ■

Nous pourrions ainsi vous signaler l'existence de formations en plein essor, ainsi **Teophil**, un groupe bordelais qui débute demain sa mini tournée à la M.J.C. du Grand Parc à Bordeaux. Teophil, qui existe depuis l'automne dernier, se compose de Philippe aux claviers, Fred à la guitare solo, Bertrand à la guitare rythmique, Hugue au chant et aux percussions, Patrick à la basse et Thierry à la batterie. ■ Ne vous impatientez pas : bientôt sera publiée la liste et l'adresse de nos **correspondants régionaux**. ■ On nous informe de la réapparition de l'émission **Point Chaud** d'Albert « Harmonica » Rainsier, le 21 avril sur T.F.1. ■ L'excellent groupe français de rock, **Bijou**, serait sur le point de signer un contrat d'enregistrement. ■ Prochaine sortie sur label Balance (distribution R.C.A.), réservé aux groupes français de musique, dite progressive, du

premier album (live) de **Confluence**. ■

U.S.A

Les deux concerts du groupe **Wings** de **Paul McCartney** qui auront lieu dans deux mois à Los Angeles sont sold out. Les trente-six mille places ont été vendues en seulement trois heures ! ■ Il serait question d'un concert parisien du groupe américain (très rétro) (**Manhattan Transfer** dans le cadre de sa tournée européenne, cela devrait se dérouler le mardi 4 mai au Théâtre des Champs-Élysées. ■ Si vous désirez tout savoir sur **Television**, le groupe new-yorkais de Tom Verlaine, adressez-vous à Ork, P.O.Box 159, Cooper Station New York, N.Y. 10003. ■ Le prochain **Elton John** studio, prévu pour l'automne, ne sera pas triple mais seulement double. ■ **Bread**, le groupe américain aurait l'intention de se reformer avec ses membres d'origine, soit David Gates, Robb Royer, Mick Botts et Jim Griffin. ■ Charts singles : **Gary Wright** (« Dream weaver »), devant Captain & Tennille et Johnnie Taylor. Entrée en bonne place du « Show me the way » de Peter Frampton. ■ Charts albums : **Eagles** et **Frampton** toujours en tête.

Bad C° se rapproche et Fleetwood Mac n'est plus très loin.

ANGLE TERRE

Album solo pour l'ex-guitariste et chanteur de Fleetwood Mac, **Denny Kirwan**. ■ Qu'advient-il de l'album de **Marianne Faithful**, produit par Russ Mael de **Sparks** et comprenant des compositions de son frère Ron ? ■ Mise en vente d'un numéro spécial de 56 pages et en couleurs du **Melody Maker** à l'occasion de son cinquantième anniversaire. ■ On connaît maintenant la composition du groupe qui accompagnera **J.-J. Cale** lors de sa prochaine tournée européenne : Jimmy Karstein aux percussions, Karl Himmel à la batterie, Julius Farmer à la basse, Larry Bell aux claviers et Bill Boatman à la guitare... ■ **Jungle rock**, titre d'un nouveau simple de **Shakin' Stevens** et **the Sunsets**. ■ Charts singles : les récents vainqueurs de cette farce télévisuelle intitulée Grand Prix de l'Eurovision, **Brotherhood of Man** sont en tête, suivis de Tina Charles, Billy Ocean et Barry White. ■ Charts albums : **Status Quo** et **Eagles**. Brass Construction et les Everly Bros font leur apparition. ■

CONCERTS



PAUL BRETT

- 27 avril à Zurich.
- 30 avril à Lausanne.
- 1^{er} mai à Neuchâtel.
- 4 mai à Belfort.

LITTLE BOB STORY

- 14 avril à Nancy.
- 20 avril à Dieppe.
- 21 avril à Orléans.
- 23 avril à Barentin.
- 25 avril à Saint-Omer.

TANGERINE

- 13 avril au Kremlin-Bicêtre.
- 15 avril à Paris (Centre américain).
- 16 avril à Corbeil-Essonnes.
- 20 avril à Belfort.

ZAO

- 13 avril à Agen.
- 23 avril à Poitiers.

PARACELSE

- 7 avril à Niort.

GRAND MAGIC CIRCUS

- 22 et 23 avril à La Rochelle (M.J.C.).
- **GILBERT ARTMAN'S (LARD FREE)**
- 15 avril à Périgueux (Salle des fêtes).

JACQUES BERTIN

- 17 au 2 à Paris (Cour des Miracles).

SERGE REGGIANI

- 20, 21 et 22 avril à Boulogne-Billancourt.

CHUCK BERRY (+ CRAZY CAVAN)

- 25 mai à Paris (Olympia).
- 26 mai à Lyon (Palais des Sports).

COUNT BISHOP

- 24 avril au Mans.

TYLA GANG

- 24 avril au Havre.

IAN GILLAN

- 14 avril à Toulouse.
- 15 avril à Bordeaux.
- 16 avril à Mont-de-Marsan.
- 17 avril à Biarritz (?).
- 18 avril à Pau (?).
- 19 avril à Montpellier (?).
- 20 avril à Marseille.
- 21 avril à Lyon.
- 22 avril à Saint-Etienne.
- 23 avril à Roanne.
- 24 avril à Grenoble.
- 25 avril à Paris.
- 27 avril à Lille.

PARACELSE

- 24 avril à Tarbes.

MORANGE

- 20 avril à Toulouse (Ennac).

- 22 avril à Toulouse (M.J.C. Demoiselles).

- 23 avril à Toulouse (M.J.C. Empalot).

BAXYS

- 16 avril à Paris (Golf Drouot).
- 22 avril à Besançon.
- 30 avril à Altkirch.

GUIDON EDMOND & CLAFOUTIS

- 15 avril à Châlon-sur-Marne (Parc des Expos).
- 16 avril à Dijon.

YS

- 27 avril à Paris (Nouveau Carré).

BRIGITTE FONTAINE ET ARESKI

- 13 avril à Paris (Salle Pleyel).

SOIREE SARAVAH

- 6 mai à Paris (Empire).

BOOGALOO BAND

- 23 et 24 avril à La Grande-Motte.
- 29 avril à Lille (Macumba).

J.J. CALE

- 26 avril à Paris (Olympia).

CARPE DIEM

- 13 avril à Lisieux.
- 14 avril au Havre.
- 15 avril à Laval.
- 16 et 17 avril au Golf Drouot (Paris).
- 22 avril à Cannes.
- 24 avril à Marignane.
- 25 avril à Vallauris.
- 27 avril à Nice.
- 30 avril à Toulon.

YVES SIMON

- 13 avril à Caen.
- 14 avril à Rouen (Salle Nihrel).
- 15 avril à Dieppe (Maison des Sports).
- 18 avril à Bruxelles.
- 15 mai à Nantes.
- 16 mai à Tours.

HARMONIA

- 15 mai à Ermont (M.J.C.).

SASSAFRAS

- 22 avril à Poitiers (amphi Descartes).
- **WENDY MILLER ET MIKE LILLY**
- 29 avril à Poitiers (amphi Descartes).

DICK RIVERS

- 16 avril à Lille.

WAPASSOU

- 13 avril au Kremlin-Bicêtre (théâtre).

LEONARD COHEN

- 5 au 8 juin à Paris (Olympia).

OZARK MOUNTAIN DAREDEVILS

- 21 avril à Paris.

ROLLING STONES

- 4, 5, 6 et 7 juin à Paris (Pavillon de Paris).
- 9 juin à Lyon.

- 11 juin à Barcelone.

- 13 juin à Nice (stade).

BEA TEKIELSKI

- 13 avril à Tarascon (M.J.C.).
- 14 avril à Orange (M.J.C.).
- 15 avril à Béziers (M.J.C.).

ANGE (+ TANGERINE)

- 19 avril à Mulhouse.
- 21 avril à Besançon.
- 22 et 23 avril à Lyon.
- 24 avril à Saint-Etienne.

MELODY

- 13 avril au 17 avril au Gibus (Paris).
- 24 avril à Courbevoie (M.J.C.).
- 25 avril à Bezons (M.J.C.).

ATOLL

- 16 au 19 avril au Havre (Champs-Élysées).
- 22 et 23 avril à Paris (Centre Raspail).
- 24 avril à Houilles (Salle des fêtes).
- 25 avril au Havre (Salle Jules-Guesde).
- 4 juin à Aubonne.
- 5 juin à Saint-Michel-sur-Orge.
- 25 juin au Vésinet.
- 27 juin au Festival de Sarraube.

KLAUS SCHULZE

- 13 avril à Montpellier (Le Régent).
- 14 avril à Grenoble (Centre culturel).
- 15 avril à Lille (Salle Salengro).
- 17 avril à Dijon (Palais de la Foire).
- 20 avril à Rouen (Salle Sainte-Croix).
- 21 avril à Reims (Basilique Saint-Remi).

FRANÇOIS BERANGER

- 29 avril à Bordeaux (Alhambra).

COLETTE MAGNY

- 13 au 27 avril à Vincennes (Cartoucherie).

CATHERINE RIBEIRO + ALPES

- 13 avril à Reims (Opéra).

MARK ROBSON ET LE POING

- 29 avril à Paris (Bataclan).

- 1^{er} mai à Landivisiau.

- 5 mai à Bordeaux.

- 6 mai à Marseille.

- 7 mai à Toulouse.

- 9 mai à Alès.

MELUSINE

- 3 mai à Nice (M.J.C.).

MOZAIK

- 27 avril à Rouen (Salle Sainte-Croix).
- 22 avril à Rouen (Salle Sainte-Croix).
- 23 avril à Château-Thierry (M.J.C.).
- 24 avril à Noyon (M.J.C.).
- 8 mai à Courbevoie (M.J.C.).
- 15 mai à Saint-Saulves (M.J.C.).

POTEMKINE

- 14 avril à Limoges.
- 15 et 16 avril à Avignon.

UN GRAND GUITARISTE DISPARAIT : LA MORT DE PAUL KOSSOF

Ironie du destin : Alors que vous lisiez dans le précédent numéro l'information concernant l'arrivée au sein de Back Street Crawler de l'ex-Free « Rabbit », nous apprenions par les hebdomadaires musicaux britanniques le décès du leader du groupe, le guitariste Paul Kossof. On le savait malade puisque, en août dernier, il était tombé dans une très grave syncope (paralysie provisoire) avec en particulier crise cardiaque. Alors que tout le monde l'imaginait obligé d'abandonner la scène sinon la musique, Paul s'était de manière étonnante rétabli et avait même pu donner quelques concerts. On croyait donc son retour au premier plan possible, d'autant que les informations en provenance d'Angleterre faisaient part de son enthousiasme et de son désir de réussir avec Back Street Crawler. Au début de l'année, il avait commencé l'enregistrement d'un nouvel album et s'apprêtait à effectuer une tournée anglaise coïncidant à la sortie de ce second disque. A quelques semaines de ces concerts, prévus pour fin avril, dont il attendait beaucoup, Paul séjournait aux U.S.A. en compagnie de membres de B.S.C. Dans le vol le menant de Los Angeles à New York, il s'est assoupi et ne s'est pas réveillé. La cause de sa mort est une attaque cardiaque, sa santé étant devenue très fragile à la suite d'une trop grande consommation de drogues à l'époque de Free.

Paul Kossof avait vingt-cinq ans.



Ses débuts dans la musique se situent il y a un peu plus de huit ans, alors qu'il avait à peine dix-sept ans. Le groupe formé par Paul Rodgers, Paul Kossof, Simon Kirke et Andy Fraser, soit Free, a en effet commencé à se faire connaître aux alentours de 1968. Suivent trois années menées à cent à l'heure, too much too soon, surtout à partir de 1970 à la suite du succès rencontré par le simple « All right now ». L'équilibre du groupe ne résistera pas aux pressions croissantes de la vie de tournée et d'un vedettariat envahissant. En mai 1971, Free se séparait. Mais, après que les quatre musiciens aient tenté sans réussite de faire quelque chose séparément, la reformation intervenait un an plus tard. L'enthousiasme de Paul s'était émoussé et avant la fin de l'année 1972, il avait de nouveau quitté Free, soit quelques mois avant la séparation définitive. Vivant reclus, on le croyait perdu pour le rock, usé, prématurément vieilli, mais en 1974 il faisait sa réapparition avec un album solo, « Back street crawler ». S'entourant de musiciens, il décidait d'utiliser ce nom pour le groupe et entreprenait alors une nouvelle carrière à laquelle on ne s'attendait guère. En août dernier paraissait le premier disque de cette formation, « The band plays on », et son accident cardiaque l'empêchait d'effectuer une tournée européenne. Ce n'était qu'un court répit qu'accordait la mort à Paul Kossof à qui ces mois de sursis auront permis d'enregistrer un nouvel album et surtout d'établir de nombreux projets, de penser à son grand retour au premier plan. La mort ne lui en a pas laissé le temps et en cette nuit de mars, entre L.A. et N.Y., a trop tôt pris fin la carrière de cet excellent musicien.

LE ACTUEL D'INTERIEUR

« CRY TOUGH » DE NILS LOFGREN

Le second album de Nils Lofgren, si l'on excepte l'excellent « live » uniquement destiné à la promotion et donc non disponible dans le commerce, ne saurait plus tarder et sa parution en avril précèdera d'un mois sa venue en Europe : « Cry tough », titre de ce disque, est produit pour moitié par Al Kooper et David Briggs. Une reprise est au programme, celle de « For your love » des Yardbirds. Outre ses habituels accompagnateurs, Nils Lofgren a fait appel à quelques musiciens connus dont Jim Gordon et Aynsley Dunbar.

CHIENS FOUS

Il ne s'agit pas de nouveaux Mad Dogs mais c'est tout comme et l'on retrouve un Englishman dont on n'avait guère de nouvelles : « Joe Cocker ». Il revient avec un nouvel album intitulé « Stringray » et s'est lancé dans une tournée américaine pour laquelle il est accompagné par Stephen Gadd à la batterie, Richard Tee aux claviers, Gordon Edwards à la basse et deux guitaristes, Cornell Dupree et Eric Gale. On ignore quel est l'état de santé de Joe...

ET K.G.B. DEVINT K.B.

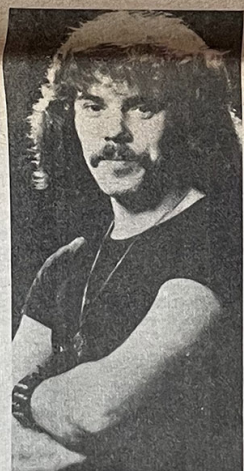
Alors que Carmine Appice semble être partagé entre de nombreux projets (dont la reformation de Vanilla Fudge), un autre membre de K.G.B. fait parler de lui, annonçant son départ du jeune super groupe. Rick Grech, l'ex-Blind Faith et Family, est de retour en Angleterre, son pays d'origine, où il vient de former un nouveau groupe avec en particulier plusieurs ex-Gypsy. Rick ne sera pas à la basse mais au violon. Tournée en mal.

YS

A l'occasion de la parution de son premier album, le groupe Ys donnera un concert parisien le 27 avril prochain au Nouveau Carré Thorigny. Ys a été formé par les anciens musiciens d'Alan Stivell qu'ils ont quitté fin 1975, seul le guitariste Dan Ar Bras (aujourd'hui avec Fairport Convention) n'en faisant pas partie. On trouve donc René Werneer (violon, chant, dulcimer), Pascal Stive (claviers, chant), Jacky Thomas (chant, basse) et Michel Santageli (chant, batterie, percussions).

BURDON

On ne sait pas ce qu'il advient de ce projet de reformation des Animals mais on peut douter qu'elle ait lieu à court terme puisqu'en mai Eric Burdon effectuera une tournée européenne, passant par Paris, et qu'il s'y produira sous son nom et avec son propre groupe et non avec ses anciens comparses.



BOUM BOUM DIESEL

John Coghlan's Diesel tel est le nom du groupe formé par le batteur de Staus Quo qui est le premier des quatre créateurs de « Blue for you » à s'essayer à une carrière parallèle. Lorsque les activités de Quo lui en laissent le temps, il a décidé de donner des concerts avec cette formation réunissant Bob Young (le cinquième membre du groupe britannique) à l'harmonica et au chant, Andy Bown à la basse, John Fiddler de Medicine Head à la guitare, Gordon Edwards aux claviers, Mick Moody à la guitare et Jackie Lynton au chant.

MEDIATOR

Nous avons manifesté notre intention-désir d'apporter aux organisations se lançant avec beaucoup d'enthousiasme et souvent peu de moyens dans la mise en place de tournées ou concerts. Notre appel n'est pas resté vain et nous avons aujourd'hui à vous faire part de la naissance de Mediator (112, avenue Victor-Hugo à Boulogne), une association destinée à promouvoir musique, photo, cinéma, théâtre et peinture. Rénouissant un fort intéressant plateau, Mediator a conçu un « Jazz rock tour » qui visite actuellement le Sud-Est du pays et qui, après Marseille et Montpellier, apportera la bonne parole de Chute libre et Bernard Lubat à Nîmes (ce mardi 14 au théâtre) et à Lyon (jeudi 15 à la Cigale). Profitons-en pour présenter les deux formations. Chute libre a été créé par des musiciens de Moravagine, voilà deux ans. Sept musiciens : Denis Barbier (flûtes), Pierre Jean Gidon (sax soprano), Eric Letourneux (sax alto), Olivier Hutman (piano), Patrice Cinelu (guitare), Gilles Douieb (basse) et Mino Cinelu (batterie). Le nom de Bernard Lubat est sans doute plus familier, ce batteur-pianiste s'est en effet illustré aux côtés des plus grands noms du jazz et de la variété, de Jean-Luc Ponty à Pierre Vassiliu, de Xénakis à Claude Nougaro. Souhaitons longue vie à Mediator qui pour ses débuts a su proposer un programme de qualité.

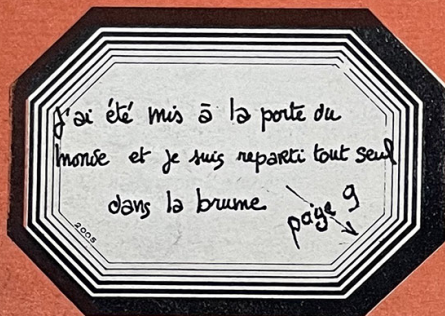
TEN YEARS AFTER

Une information qui n'a rien à voir avec le groupe d'Alvin Lee !... Voilà dix ans naissait le label Saravah. Pour fêter cet anniversaire, une série de manifestations a été organisée. La première aura lieu ce soir à la salle Pleyel avec Brigitte Fontaine et Areski, puis l'équipe Saravah se rendra à Eymet en Périgord à l'occasion des journées du voyage organisées par le magazine « Partir » les 17, 18 et 19 avril. Le 6 mai enfin, une soirée Saravah aura lieu dans la toute neuve salle de l'Empire (avenue de Wagram) avec David McNeil, J.-R. Caussimon, Aram, Pierre et Dominique Barrouh, Chic Streetman et Pierre Akendengue.

WHAT'S GOIN ON ?

Cette feuille d'information à parution épisodique est réalisée par Gilles « Motown » Pétrard, responsable des labels Tamla Motown et Rare Earth. Elle nous apprend que Richard Perry a été pressenti pour produire le prochain album de Diana Ross. On se souvient des disques qu'il a réalisés pour une quantité impressionnante d'artistes tels que Ringo Starr, Carly Simon, Barbra Streisand, Martha Reeves ans so onmm... D'autre part, une certaine Susaye Green remplace Cindy Birdsong au sein des Supremes. Enfin signalons la parution d'un simple de Jermaine Jackson (des Jackson Five) avec « She's the ideal girl » et « I'm so glad you chose me ».

LA SEMAINE PROCHAINE
DANS POP HEBDO N°16
William Sheller
Procol Harum
Colosseum
etc...



NEW YORK CITY EN DIRECT par Jacques BEAUCHAMP

NASSAU COLISEUM
Samedi 13 mars
ALLMAN BROTHERS

La totalité des bénéfices du concert sont destinés à un hôpital de Long Island dans la banlieue de New York, et c'est l'occasion d'une rencontre avec l'un des groupes les plus populaires aux Etats-Unis.

Depuis son dernier passage à New York la formation s'est enrichie d'un nouveau batteur : Bill Stewart. Ce qui porte donc l'effectif à trois. Buth Trucks et Jameo assuraient déjà un support plus qu'efficace ; la section rythmique devient maintenant réellement impressionnante. Ajoutez à cela la basse de Lamar Williams et vous obtenez la base la plus solide qu'ait jamais connu le groupe.

Greg Allman, derrière ses claviers, semble (enfin) avoir oublié qu'il est le sujet numéro 1 des « France Dimanche » américains depuis son mariage avec Cher.

Quant au héros de la soirée, le plus Allman des Allman, c'est le guitariste : Richard Betts. Sa virtuosité frise la légende, surtout lorsque'il glisse son petit tube sur le manche de sa « slide guitar », notamment dans « Can't lose what you never had », un bon vieux blues de maître Muddy Waters.

Et puis quelques autres grands moments : « Stormy Monday » de T. Bone Walker, « Whipping Post » composition maison, et une « Mountain Jam » dans laquelle s'infiltrent Toy Caldwell, le guitariste du Marshall Tucker Band (groupe qui assurait la première partie du concert). Toute l'ambiance du Country sudiste retrouvée. Mais je ne vous en dit pas plus, Freddy Hauser était là avec son équipe, et il consacra une émission entière de « Juke Box » aux Allman, alors patientez jusqu'à septembre.

BOTTOM LINE
Jeudi 18 mars
BILLY COBBHAM

Le club est plein à craquer pour la première apparition d'un groupe de jazz-rock des plus prometteurs : le Billy Cobham-George Duke Band.

Billy Cobham : Indépendamment du fait qu'il est le batteur le plus rapide, le plus « funky », que sa virtuosité inégalée fait rêver plus d'un teneur de peaux, l'ex-batteur du Mahavishnu Orchestra

est d'une bonhomie désarmante. Pour tout dire, sa réputation n'a pas l'air de l'inquiéter le moins du monde. Son plaisir et son but sont évidents : jouer, jouer encore et toujours jouer. C'est à peu près tout, et c'est déjà beaucoup.

George Duke : Il a un passé jazzistique certain (avec le Jean-Luc Ponty Experience notamment) mais ses mauvaises fréquentations (les Mothers of Invention) l'ont ramené à une musique beaucoup plus « soul ». Belle virtuosité également (aux claviers) et un humour spontané qui nous a valu quelques petites conversations avec Cobham, histoire de détendre l'atmosphère. De plus, il chante, fort bien, quelques blues, dont un est signé Zappa justement.

All Johnson : Pour être moins connu, il n'est en pas moins virtuose. Bassiste converti à l'électricité, il a été membre de Weather Report pendant ces dernières années, et même s'il y a trouvé son compte, il est de toute évidence beaucoup plus à l'aise dans la musique de son nouveau groupe ; musique, qui pour être plus terre à terre n'en est pas moins (et moins plutôt plus) captivante.

John Scofield : Lui est pratiquement inconnu, à part pour sa participation sur le disque de Cobham : « A Funky Thide of Sings ». Il fait partie de la nouvelle génération, celle qui ne mesure pas la virtuosité en kilos de notes à la seconde. Jeu dépouillé, peu d'effets électroniques et des solos très honorables entre toutes ces vedettes.

Un point à signaler : chaque membre du groupe ayant un contrat dans une maison de disque différente, le choix semble poser des problèmes et nous ne pourrions sans doute pas les avoir à domicile avant quelques temps.

MADISON SQUARE GARDEN
Mercredi 24 mars
ROBIN TROWER

La promotion de Robin Trower étant organisée à la manière de celle des Who (mais eux n'en ont plus besoin), la presse n'a été admise au concert que pendant deux minutes, après lesquelles tout ce petit monde a été reconduit poliment (et la main sur la matraque) jusqu'à la porte de sortie. Je ne vous dirai donc pas grand-chose, mais le peu que j'ai entendu me suffit pour vous assurer que l'affaire est à suivre... du plus près possible.

KLAUS KONZERT

Donc, en ce samedi soir 3 avril de l'an de grâce 76, la musique fût.

Il est dommage qu'aucune salle ne soit véritablement adaptée au confort d'écoute que réclame cet espace musical propre aux créations de Klaus Schulze. La salle Pleyel est loin de faire exception à la règle. Manque d'espace, de volume, de confort. On est trop souvent à l'opposé de ce à quoi cette musique devrait nous mener. Il faut trop de temps pour passer du stade où l'on subit, à celui où l'on participe.

Mais loin d'aparties et autres considérations personnelles, tant il est vrai qu'on n'écoute pas avec le bas de son dos, et que nul ne peut s'offrir le luxe d'une appréciation tribulaire du confort de ses genoux.

L'intérêt même d'un concert de Schulze est ailleurs. Dans cette fantastique communion à laquelle participent au même moment, dans un même lieu, des individus en apparence différents. Une communion avec un son défini qui, au-delà même des unités de personnalité, procède d'une forme de solitude en commun.

Oserais-je dire que la musique de Schulze se conçoit au niveau de l'état hypnotique ? Vagues sonores produisant une sensation « d'ailleurs indéfini ». Emergences de vibrations stridentes, calmées par le chant profond d'un souffle humain à la dimension cosmique. D'abord, une sensation de lente noyade et, ensuite, la certitude de faire partie d'un magma dans lequel on occupe une place précise, dans lequel ont sué un certain chemin vers une renaissance.

Si vous voulez, quelle que soit sa volonté de se raccrocher à des images de toute forme de perception intelligente afin de pouvoir mieux chercher en soi

un écho aux sons reçus.

En fait, (eh... j'y arrive tout de même !) la musique de Schulze n'évoque aucun univers spatial ou galactique que ce soit, ne propose ni images, ni visions particulières. On la reçoit plus qu'on ne l'écoute, car elle crée un monde compact fait d'impressions et de sensations immédiates.

« Ma musique n'exprime rien. Chacun peut y trouver ce que bon lui semble. »

Au-delà de cette définition de Schulze lui-même, il existe un environnement et un vocabulaire technique. Composition ? Improvisation ? « J'ai quelquefois essayé de composer. Mais je trouve qu'une composition n'arrive jamais à définir avec exactitude l'état émotionnel dans lequel je suis au moment de la création. Dans la majorité des cas j'improvise sur des bases définies. Autrement dit, je recherche davantage le son que la mélodie. Quand j'ai découvert les sons susceptibles de m'intéresser, je les connecte entre eux afin qu'ils soient les fondations sur lesquelles je vais construire la mélodie. Ensuite c'est une question de temps. Des heures de recherche pendant des mois... et puis le moment où je sais que je suis arrivé à ce que je voulais. »

Au niveau de l'inspiration, une certaine filiation avec des musiques classiques ?

« J'écoute beaucoup de musique classique... en fait j'écoute principalement Wagner et Haendel. J'ai un respect particulier pour la musique de Wagner, et aussi pour le musicien. Il y a chez lui une sorte de désespoir qui correspond tout à fait à un état d'esprit contemporain. Wagner est mal connu du public. On a fait de lui le responsable idéologique du nazisme, ce qui est historiquement faux et, de plus, tout à fait

hors de propos en ce qui concerne sa musique. Wagner a une technique musicale originale et fascinante. Son intelligence de la musique se manifeste plus particulièrement sur le plan de l'étude des sons. En ce qui concerne mes filiations, je crois qu'elles sont difficilement niables et de toute façon imputables à la forme d'éducation que nous recevons en Allemagne. Nous baignons dans la musique classique dès notre plus jeune âge. Il me semble donc naturel qu'il ait quelques réminiscences de cette culture musicale dans notre propre création. J'ai aussi été très intéressé par les sons des musiques arabes ou orientales. Bien que je n'ai pas poussé d'études particulières dans cette voie, je me suis servi de ces sons pour créer certains climats. »

Klaus Schulze et les publics... « J'aime les concerts. Surtout en France où j'ai l'impression que le public est totalement sensible à ma musique. Je crois que le public français arrive à s'identifier au climat que je crée. Je fais une musique de l'instant qui est le reflet de ce que je suis au moment même où je l'interprète. »

Bien sûr vous n'êtes pas obligé de me croire sur parole et vous pouvez même penser que ce samedi 3 avril de l'an de grâce 76, sur le coup des 20 h 30, je me trouvais moi-même dans un état second très avancé. O.K... alors pourquoi vous n'iriez pas vous rendre compte de par vous-mêmes ?

Klaus Schulze est à Montpellier ce soir, à Grenoble le 14 avril le 15 à Lille, le 17 à Dijon, le 20 à Rouen et le 21 à Reims. Dans cette ville il se produira d'ailleurs dans le seul cadre qui semblerait convenir à cette musique : la basilique Saint-Rémy.

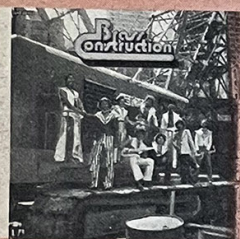
Guy-Pierre BENNET.



Disco

ques renseignements sur son œuvre. Habile compilation de 14 titres (6 inédits et 8 sortis en simples), ce L.P. est dû à Al Clark qui semble avoir rencontré quelques difficultés au moment de créditer les musiciens ayant participé aux séances d'enregistrement : les plus anciennes remontent à 1969... On retrouve sur des morceaux tels que « Gemini Child », « Puis-je ? », « Butterfly Dance », « Stars », les noms de Mike Oldfield, David Bedford, Mick Fincher et Lol Coxhill.

Cette compilation arrête en 1973, et, une fois de plus, Kevin a réussi à placer la banane dans une de ses chansons. Il s'agit cette fois d'un titre chanté en français : « Puis-je ? ». Ce morceau a été enregistré en 1970, ce qui démontre que l'attraction de Kevin Ayers pour la banane remonte loin dans le temps. C'est beau la fidélité !



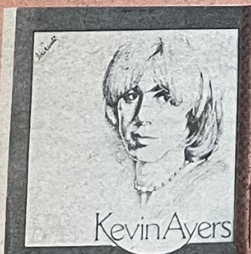
BRASS CONSTRUCTION

« Brass construction »

U.S.A. 29 923

Ce groupe ne cache pas trop ses intentions sous de grandes déclarations verbales. Les titres des morceaux reflètent parfaitement le style musical simple et sans fioritures, mais efficace de Brass Construction : « Moving », « Peakin' », « Changin' », « Love », « Talkin' », « Dance... ». La formation, dirigée par Randy Muller (claviers, flûtes, percussions), qui signe d'ailleurs plusieurs morceaux de cet album ainsi que les arrangements est le type même de l'ensemble dont les productions connaissent un succès certain en discothèques. Leur musique pourrait peut-être parfois servir de fond sonore ou d'indicateur à des séries télévisées américaines, mais elle incite quand même à danser, et la longueur des chansons risque de plaire beaucoup plus aux disc-jockeys qu'aux programmeurs de radio.

Sur le plan instrumental, les musiciens de Brass Construction produisent un travail irréprochable aussi bien en ce qui concerne les percussions que les cuivres ou les rares parties vocales. Neuf musiciens de valeur dont les compositions manquent malgré tout d'une originalité qui risque de les faire passer inaperçus dans le monde encombré de la musique « disco ».



KEVIN AYERS

« Odd Ditties »

Pathé. C. 066. 05954

Auteur, compositeur et musicien pour du talent, Kevin Ayers ne connaît cependant pas la gloire. C'est un peu regrettable, mais cet album vient à point apporter quel-

au film « Mahogany », grands violons, chœurs superbes et la voix de Miss Diana. Après un tel début, on a facilement tendance à être fort exigeant mais, et c'est une petite surprise, ce disque tient à ce point les promesses de son ouverture que l'on en reste bouche bée. Ceci est du moins vrai pour la première face, réellement exceptionnelle avec en particulier un joyau comme Diana ne nous en avait pas offert depuis fort longtemps : « Love Hangover » (qui vient d'ailleurs d'être publié en version écourtée sous forme de simple). Très funky. La soul music, façon Supremes, est cependant loin et Diana s'est transformée en une chanteuse de variété qui a su conserver bon goût, charme et distinction. Une star authentique. D'aucuns pourront le déplorer mais la qualité du travail proposé est telle (sans oublier la production) que l'on doit au moins lui reconnaître le mérite d'un choix intelligent en ce qui concerne les personnes à qui elle a fait appel pour cette production façon cousu main. Pour le reste, faites confiance à sa voix. Superbe mais ce n'est pas une découverte.



KATE & ANNA MCGARRIGLE

« Kate & Anna »

Warner Bros. BS 2862

L'enthousiasme de la presse anglaise pour cet album est à l'origine de sa parution en Angleterre, d'où il nous est parvenu. Un tel phénomène peut-il se produire ici ? Pourquoi pas tant cette réalisation possède un réel charme, tant elle apporte cette forme de fraîcheur et de délicatesse propres à la musique américaine folk-rock. Rien de bien étonnant à cela si l'on veut s'intéresser d'un peu près au passé de ces deux sœurs. Toutes deux sont parmi les meilleures auteurs-compositeurs s'étant fait connaître ces derniers temps, ce qui est pour Loudon Wainwright (à qui l'une des sœurs est mariée), pour Maria Muldaur et bien sûr pour Linda Ronstadt (pour qui Anna avait composé le merveilleux « Heart like a wheel » qu'elle reprend ici... et de quelle façon !). Le public français pourra aussi être sensible au très drôle « Complainte pour Sainte Catherine » chantée en français ou encore à la reprise de « Swimming song » de Loudon Wainwright. On savait déjà Kate et Anna auteurs-compositeurs de talent, on ignorait par contre leurs possibilités d'interprètes. C'est maintenant chose faite et l'on en vient à se demander si elles n'ont pas eu tort de confier d'aussi belles réalisations aux prestigieux artistes qui puisent de plus en plus largement dans leur riche répertoire alors qu'elles ont tout à fait les moyens de donner par elles-mêmes leurs lettres de noblesse à leurs compositions. Ce disque est un « enchantement » et ils ne sont pas si nombreux que l'on puisse se permettre de passer sous silence une telle réussite.



DONNA SUMMER

« A Love Trilogy »

Atlantic. 50.266

Ancienne chanteuse des « Three Degrees », Donna Summer, connue la célébrité en France au début de l'année avec « Love to love You », qui a connu un succès encourageant. Elle semble vouloir récidiver avec cet album sur lequel elle démontre ne rien avoir perdu de la sensibilité fantastique qui avait contribué pour une large part à la réussite du précédent.

Les ingrédients musicaux sont également les mêmes, une rythmique bien appuyée à la Gloria Gaynor, et un son puissant, mais suffisamment discret pour ne pas recouvrir la voix de Donna. L'accompagnement est dû au « Munich Machine », Donna Summer habitant en Allemagne au moment de l'enregistrement. La première face est constituée par un seul titre qui dure plus de dix-sept minutes : « Try Me I Know We Can Make It ». Tout un programme... Sur la face B on trouve « Prelude to love », ainsi que le joli « Could it be Magic », « Wasted » présente l'intérêt d'être traité plus en finesse et arrangé avec un accompagnement de cordes, alors que « Come with me » paraît avoir l'étoffe d'un éventuel « tube ».



DIANA ROSS

« Diana Ross »

Motown 066 97508

Cela commence à la manière d'un conte de fées par la merveilleuse chanson qui prête son thème

SWEET

« Strung up »

R.C.A. LPL 25107

Un double album regroupant la majorité des titres de Sweet n'était déjà pas une mauvaise idée en soi, mais l'originalité de celui-ci réside principalement dans sa différenciation : un album live et un second enregistré en studio.

La récente séparation de Sweet d'avec leurs compositeurs Nicky Chinn et Mike Chapman, et de leur producteur Phil Wainman leur a permis d'enregistrer sur cet album live des titres personnels. Ainsi, à l'exception du premier morceau : « Hellraiser » (titre fétiche du groupe), et du dernier : « The man with the golden arm », (composé par Elmer Bernstein), tous les morceaux sont signés : Scott, Priest, Connolly et Tucker. Mick Tucker s'offre d'ailleurs sur « The man with the golden arm », un solo de batterie assez intéressant.

L'album enregistré en studio comprend les gros hits de Sweet : « Blockbuster », bien sûr, mais aussi « Ballroom Blitz » et « Fox on the run ». La grosse artillerie, en quelque sorte...

La dernière chanson composée et produite par l'équipe Chinn/Wainman/Chapman : « The six teens » figure sur le deuxième face de ce 30 cm, ainsi qu'« Action », dernier simple du groupe.

L'écoute comparative de ces deux L.P. tend à prouver que si les morceaux composés et écrits par Sweet ne sont pas aussi carrés et évidents que les hits sur mesure de Nicky Chinn et Mike Chapman, ils offrent au moins l'intérêt de nous présenter ce groupe sous un jour nouveau, et presque plus attrayant.



KEVIN COYNE

« Heartburn »

Virgin 940 523

La première impression n'est guère de l'enthousiasme. On ne reconnaît nullement le Kevin Coyne de ses précédentes réalisations et les points communs entre « Marjory razor blade » et ce « Heartburn » sont fort peu nombreux. Nous avions alors un créateur comme écorché, à la musique produite brut et brutal, création tourmentée, angoissée et angoissante, troublante et étrange, de la musique de funambule toujours près à tomber et vous entraîner dans l'abîme. Nous trouvons aujourd'hui un excellent chanteur (il est en effet bien évident que Kevin n'a pas perdu sa voix !) qui nous propose un album bien ficelé mais sans l'émotion que l'on pouvait s'attendre à y trouver. Sans voir là un quelconque caractère restrictif, il s'agit d'un rock commercial de bonne facture, pas désagréable mais au prime abord assez fade. Peut-être des écoutes répétées atténueront-elles cette appréciation.

tion mitigée, toujours est-il que l'on découvre ce disque en attendant une étincelle qui ne vient pas. Frustrant. Une exception toutefois, « Games games games », une composition de Kevin qui met non seulement en valeur le chanteur mais l'ensemble de sa petite formation : Zoot Money (claviers), Andy Summers (guitare), Steve Thompson (basse) et Peter Woolf (batterie). On retrouve là un peu de ce climat bien personnel à Kevin et cette voix comme maltraitée. La sophistication de ce disque étonne de la part de Kevin mais, après tout, ce disque doit peut-être être considéré comme « charnière » ou du moins transition, prélude à un Kevin nouvelle manière. « Heartburn », album en forme de point d'interrogation.



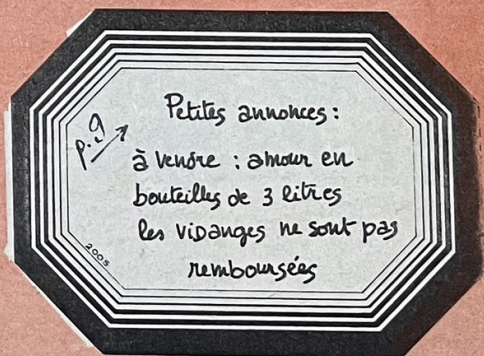
KLAUS SCHULZE

Moon Dawn

I.S.A. 9001 Distribution R.C.A.

On est, avec cet album, au centre de l'univers musical de Schulze. Deux compositions : « Floating » (26 minutes) et « Mindfather » (23 minutes) — qui sont dans la lignée de « Picture Music ». Les sons produisent leur propre dynamique et créent un étrange et sortilège chatoyant fait de pulsions et de mouvements au cœur même de la musique. L'orchestration d'une voix, soutien rythmique d'une batterie, fulgurances d'un piano électrique. Dialogue entre la machine et l'homme qui la guide. Le tout d'une netteté et d'une rigueur exceptionnelle à laquelle la musique dite « planante » ne nous avait pas toujours habitués. Ce disque a été enregistré à Francfort avec la participation du percussionniste Harald Grosskopf. L'album en deux jours, entièrement en direct et sans re-recording !

A noter qu'il s'agit là du premier album réalisé sur label I.S.A., qui accueillera bientôt Space-Kraft, un trio musical produit par Schulze. Cependant ce label n'est pas exclusivement réservé à Schulze, et ne tient pas du tout à se cantonner dans la Kosmische Musik. Au contraire, ce label se propose d'accueillir un maximum de groupes français d'expression musicale totalement différentes. Sont prévus : Mèregrand, un groupe strasbourgeois ; Mama Bea, une chanteuse dans la lignée de Ribeiro ; ou encore Etron Fou Leloublan... en direct de l'Ardeche.





LE CENTRE GIANI ESPOSITO

On vous parle toujours de tel groupe ou tel chanteur, mais jamais des organisateurs de spectacles (« d'abord, c'est rien que des sales capitalistes qui s'en fourrent plein les poches sur le dos des artistes »). Erreur ! il en existe d'autres ; la preuve, je les ai rencontrés...

Jean-Claude Robissout (le chef) et Béatrice Fay (la scribe) forment à eux deux le noyau de l'équipe du Centre Giani-Esposito de Bordeaux.

— Pourquoi ce nom de Giani Esposito ?

— Parce qu'il était à la fois comédien, peintre, poète, musicien, chanteur... et que pour lui, la chanson était une entité, un tout, un art au sens complet du terme, et non pas une entreprise exclusivement commerciale.

— Vous voulez donc faire bouger les choses, comment ?

— Depuis juin 1975, date de création du Centre, nous nous efforçons d'agir sur trois fronts :

— Action thérapeutique sur le public ;

— Diffusion large de la création chansonnière ;

— Accueil des chanteurs.

Action thérapeutique sur le public d'abord en l'aidant à digérer la surcharge de chanson diffusée par les médias et ne répondant qu'à des critères commerciaux, puis en l'éduquant, en le rendant plus réceptif — la création dépendant de la réceptivité — pour qu'il ait modification des rapports auditeur-chanteur. Certaines de nos expériences ont débouché sur des at-

liers de création (avec Dadi) ou des réunions en concert (Magny + Ribeiro + Bicente).

Diffusion large ensuite, car le public, actuellement, n'a accès qu'à 10 % de la création chansonnière française. Nous, nous voulons lui faire connaître les 90 % qui restent.

— Vous n'êtes donc pas, comme on aurait pu le penser, des marginaux...

— Les marginaux sont ceux qui travaillent avec les 10 % de Sheila, Claude François ou Guichard... Nous, nous sommes plutôt des militants. Donc diffusion large, et enfin accueil des chanteurs, car la chanson est d'une grande diversité ; elle colle à la vie historique, géographique, politique, ethnique... Nous voulons accueillir tous ces genres, aider leurs créateurs à s'exprimer.

— Le bilan de 10 mois d'existence est-il encourageant ?

— Bien sûr, nous avons 4.000 adhérents et c'est bien ; mais ce ne sont que des consommateurs. Nous voudrions passer des contrats avec les spectateurs, et les faire participer. Pour cela il nous faut des moyens. Aussi réclamons-nous pour la rentrée prochaine le statut de Centre Régional d'Animation Chanson, avec tout ce que ça implique... de subventions, locaux, personnel, etc.

Des projets séduisants, de l'ambition. Alors remuons-nous pour que tout ça ne tombe pas en poussière. Nous avons tout à y gagner.

Thierry DERIGON
(Bordeaux)

A BELFORT

Leur concert s'est déroulé en deux parties, la première avec thème poétique. Le public a du mal à s'accrocher, il est vrai que le dicteur est un peu dur. Ça passe mal ! Entrecte d'une demi-heure. Sur un public qui commence à se poser des questions... Alors que l'obscurité se fait totale, un fond sonore se fait retentir « Salammbô » de Flaubert en musique, sur scène trois individus noyés dans un flot de lumière. Freddy Brua (claviers et voix), Karin Nickler (guitares basse), Jacques Licht (violin), Michel Lacour (light-show). Puis arrive leur déjà célèbre « Messe en ré ». Les sons se mélangent, la guitare se fait femme et le violon torture pendant que l'orgue crée un fond sonore où l'on pénètre peu à peu sans pouvoir s'y soustraire. Cohésion, pas de travail bâclé, au deuxième mouvement on frôle le classique, pour passer au troisième, envolée arabesque, et finir sur une apothéose grandiose, s'achevant sur la rosace éternelle d'une cathédrale. Le public est conquis. Musique pop symphonique, musique planante. Grâce à un système de sonorisation propre (Fernand Landmann Soni), Wapassou ne nous a pas écrasés les oreilles, pas de courses aux décibels. Ils aiment le public, ils aiment leur musique, leur simplicité les empêchera d'avoir « la grosse tête ». Wapassou est originaire de Strasbourg et sont heureux de vous annoncer la parution de leur 33 tours « Messe en ré » courant septembre 1976. Label Arcane, distribution Wea Filippachi.

Jacques PEUGEOT

UN PETIT TOUR AU GOLF...

Le vendredi 19 mars avait eu lieu au golf Drouot un tremplin comme chaque vendredi. Cinq groupes ont joué, quatre ont démontré qu'une musique française, non pas peut exister, mais existe vraiment !

Le premier Sybille est un groupe de la périphérie de Marseille, formé depuis 7-8 mois. Il se compose de Claude Guisti (batterie), Bernard Colace (orgue), Serge Giouannella (guitare) et Yves Benadiba (basse-chant). Difficile de mettre une étiquette sur leur musique (tout comme pour trois des autres groupes), et ce n'est pas plus mal ; cela prouve leur originalité. Néanmoins pour vous faire une idée : quelques tendances jazz rock et rock progressif (si ce terme veut encore dire quelque chose). Quelques ressemblances avec un groupe de qualité aujourd'hui dissout : Novalis. Sybille Sybille manque-t-il un peu de maturité mais leur expérience est intéressante et l'on reparlera d'eux.

A Sybille succédait Second Life de Malakoff, variété style sous-marin pour bal RATP, point à la ligne.

Ensuite venait Camelide. J. Baptiste (guitare), Alain (batterie), Raoul (basse), Gaby (chant), Philippe (claviers) et Sylois, Clovis et Francis (sono-éclairages). Ce groupe qui vit dans une ferme de la région rouennaise a joué deux compositions personnelles : « Couloir aux grands murs » et « Ce soir-là dans la forêt de nulle part ». Une musique que l'on n'a jamais entendue ailleurs avec cette simplicité des gens de la terre (voir rubrique concerts).

Roma fut le quatrième groupe de la soirée. Venus de Tourcoing, Pavide Alfano (batterie) et Vinicio Alfano (accordéons) ne sont pas inconnus puisqu'ils firent partie de Venus Système. Ils jouèrent trois de leurs compositions : « Gracie », « Le tribun », « Ballade pour un pendu ». Vinicio est un mordu du trio... (Il avoue ses influences Emersonniennes) et quand Philippe Vandamme (qui les a rejoint il y a quatre mois) joue, on sent planer l'esprit d'Hendrix. Mais n'allez pas croire qu'il s'agit de simple plagiat, le résultat est personnel et magnifique. On pense parfois à PFM en les écoutant, mais avec deux Italiens... Et puis il y a au moins en France un joueur d'accordéon dont on n'a pas à rougir et rien que pour ça, bravo !!!

Clôturant le tremplin : Mythe Xero, un trio mulhousien. André Batdeck dit Decko (claviers, synthé), Gilbert Helgen (batterie) et P. Alain Widemann (basse-chant), bénéficient déjà d'une large audience en Alsace et dans les régions limitrophes. Beaucoup de concerts, deux enregistrements à l'ORTF-Strasbourg et une presse locale élogieuse. Malheureusement la carrière du groupe fut interrompue un moment par ce tueur de groupe (entre autres) qu'est le service militaire. Mais c'est du passé et leur manager, Pierre Burkhard, a pour principal projet une tournée européenne. La musique française est aussi digne d'intérêt que la musique anglo-saxonne ! Qu'on se le dise dans les chaumières !

Amaud COUTANCIER

Cette page a été réalisée par les correspondants de « Pop-Hebdo » en province.



BEA TEKIELSKI

Dans le fourmillement actuel de l'Underground français, une jeune femme s'y représente comme un personnage pas comme les autres. Mama Bea, de son nom Béatrice Tekielski, sort de l'ombre pour notre plus grand plaisir.

1948. D'origine italo-autrichienne, née en Avignon, ce qui la rend occitane de cœur, Bea est très vite attirée par la musique.

65/68. Elle débute comme bon nombre de jeunes talents, par des concours régionaux où elle gagne la « Fine fleur de la chanson française ».

69. Parrainée par Francesca Solleville et par Jean Ferrat, elle se produit dans divers cabarets, en première partie de Nougaro, Mouloudji, etc.

70/71. Mal à l'aise dans le circuit parisien, Bea enregistre son premier LP « Je cherche un pays », puis regagne son midi natal.

72. Sa carrière devient désormais « marginale » (cf. 45 tours : « Femme d'argile »).

73/76. Bea connaît alors une évolution orientée vers la musique électrique ; elle tourne un peu partout en France (MJC, associations, festivals, etc.) où elle défend une musique bien à elle.

76. Aujourd'hui, Mama Bea est devenue Bea Tekielski, consciente de sa valeur, de ses possibilités,

elle veut s'intégrer parmi les « grands » ; pour ce faire, elle prépare un nouvel album où elle pourra exposer et faire valoir sa musique et ses textes, et entame une vaste tournée (cf. concerts).

Par un amalgame de lyrics durs, à la beauté sensible, une musique électrique au son bien caractéristique et répété, et une voix comme on n'en fait plus, Bea Tekielski vous chante la vie.

Vous, les kids de banlieue, les freaks en mal de vibrations et tous les zonnards flippés, venez découvrir et flasher avec nous aux concerts de Bea. Ce n'est ni Ribeiro, ni Fontaine, mais plus encore ; quelque chose comme la conviction au service du talent.

Personnel :

★ Bea Tekielski : vocaux, guitare électrique.

★ Yan More : sonorisation, effets spéciaux.

★ Fabrice Holgard : guitare électrique.

Richard d'OC
(Bordeaux)

abonnez-vous à POP HEBDO

NOM : Prénom :
Adresse :
Code postal :
Profession : Age :

Déclare souscrire un abonnement de ☐ 1 an 100 F ☐ 6 mois 50 F

bon à découper ou recopier et à retourner à :
SOFRED
98, RUE LOUISE MICHEL,
93170 BAGNOLET

Règlement ci-joint par : ☐ chèque

☐ CCP ☐ mandat-carte

à l'ordre de la SOFRED

Je désire m'abonner

à partir du N° :

Mark ROBSON et le POING. adieu Paris!

Contrairement à Jacques Brel, le Poing ne fait pas ses adieux à la scène, mais seulement à Paris. Le fameux groupe de rock and roll a décidé de s'expatrier dans le Sud du pays. Son dernier disque «Viens P'Tite Suzie» a été nettement mieux accueilli par Radio Monte-Carlo et par Sud-Radio que par les stations parisiennes. Il n'en fallait pas plus à Mark Robson et à son gang pour prendre cette décision pour le moins inhabituelle, les groupes quittant généralement leur province pour monter à Paris!

C'est au Ba-Ta-Clan que le Poing donnera cet unique gala de rock and roll. On retrouvera autour de Mark Robson, la célèbre section rythmique constituée par Micky et Jojo. Ces deux-là s'entendent à merveille pour jouer un rock qui soit à la fois bien dans la tradition des années cinquante et en même temps tout à fait contemporain, serait-ce que par le choix de leurs instruments : double batterie et ampli de basse Sound City, celui-là même choisi par des groupes comme Kiss pour sonner plus «anglais». Micky et Jojo ont le chic pour assurer des bases rythmiques puissantes, qui poussent les morceaux, leur donnant toutes les couleurs voulues. Le son de Micky est électrique, il claqué chacune de ses notes, bien séparées les unes des autres, ne sombrant jamais dans l'indulgence des vrombissements qui caractérisent les groupes pop. Jojo a une manière bien à lui de frapper sa caisse claire (le pauvre !). Il lève son bras en l'air, sa baguette bien au-dessus de sa tête, et il laisse retomber le coup de toute sa force, et croyez-moi, il en a ! Malgré son évident désir de simplicité, on sent dans certains titres comme «Queen Of The Western Bop», qu'il a toute la virtuosité nécessaire pour pouvoir effectuer n'importe quelle figure de batterie.

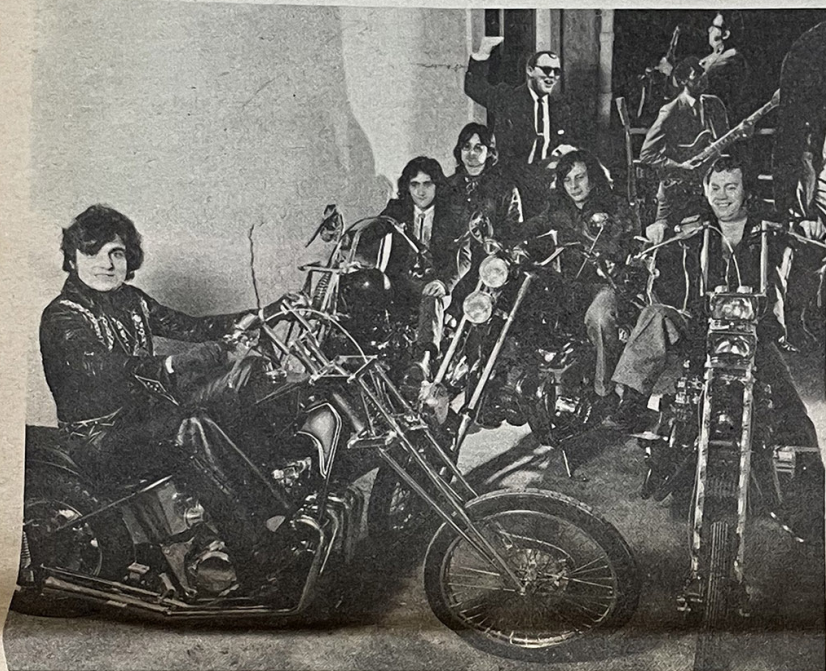
Au Ba-Ta-Clan, comme dans les grandes occasions, Luc Bertin sera derrière son piano. Luc Bertin est un musicien versatile, dont on a pu mesurer le talent quand il était avec le groupe Alice, ainsi qu'au cours de la comédie musicale rock Gominia. C'est à cette occasion qu'il chantait «Kansas City», de manière extrêmement convaincante ! Un autre musicien ayant fait partie de la troupe de Gominia, l'anglais Greg Mac Gregor, sera présent pour assurer les parties de saxo. Greg n'est pas un nouveau venu au rock, puisqu'il a fait partie des Stormville Shakers, ceux-là mêmes qui ont enregistré un album avec Larry Williams, c'est tout dire...

Mark Robson, le leader et l'homme qui occupe le milieu de la scène, toujours habillé de noir, comme son maître Gene Vincent et son camarade Vince Taylor, chantera un savant mélange de chansons originales, comme «Queen Of The Western Bop», «Sharon Sharon», «Rockanroll Day», et de classiques tels «Good Golly Miss Molly» ou «Sweet Little Sixteen». Il les connaît toutes et si, du premier rang, vous lui criez le titre de n'importe quel classique, il y a de fortes chances pour qu'il se mette à le chanter, pour faire plaisir au connaisseur que vous êtes ! Nullement borné, Mark Robson choisit également quelques titres plus «sixties», notamment un «Hippy Hippy Shake» tout droit hérité des Swinging Blue Jeans.

En dehors de cet adieu (qui ne saurait être autre chose qu'un au revoir !), le Poing projette l'enregistrement d'un album. Contrairement à leur premier «Hard Rock And Roll Live», celui-ci sera certainement chanté en français, comme le simple «P'Tite Suzie/Johnny Le Rocker».

En attendant, rendez-vous au Ba-Ta-Clan, pour une soirée très rock and roll...

Jean-William THOURY



CRAZY CAVAN

«Marilyn»... «Rita»... «Sadie»... «Caroline»... «Sally»... «Nancy»... Les femmes semblent constituer l'une des pré-occupations majeures de ce groupe dont on risque fort de prochainement parler. Les femmes et le musique, ce qui n'est nullement incompatible, bien au contraire ! Mais oublions pour un temps les femmes et

intéressons-nous d'un peu plus près à cette formation anglaise qui assurera la première partie des concerts de la tournée française de Chuck Berry en mai prochain.

Avant que de découvrir Crazy Cavan «live on stage» à l'occasion de cette première venue en France, il ne nous est possible de les connaître que par l'intermédiaire de leur premier album «Crazy rhythm», récemment paru sur label Rockhouse dont la distribution française est assurée par Dave Music (19, Faubourg-du-Temple, 75010). La première particularité de ce disque tient au nombre des compositions, toutes originales qui y figurent : dix-huit ! Des morceaux de deux à trois minutes qui aux amateurs de rock rappelleront d'excellents souvenirs, par leur rythme, leur son et leur esprit. On nage ici en plein rock'n'roll et rock-a-billy, dans la plus pure tradition des enregistrements Sun au milieu des années cinquante. Une référence ! Le producteur est un certain Bert Rockhuizen, hollandais sans doute fou de rock dont le travail laisse supposer une excellente connaissance des «classiques», un «allumé» comme peut l'être Dave Edmunds au Pays de Galles. Il est d'ailleurs troublant de constater que Crazy Cavan est à l'origine un groupe en provenance du sud de cette région, riche berceau de rock'n'roll britannique. Les prémisses de cette formation doivent être cherchées dans la nuit des temps, en ce début des années soixante.

aussi qualifiées «âge d'or». A cette époque le chanteur Cavan Crogan, le guitariste soliste Lyndon Needs et le guitariste rythmique Terry Walley se réunissent et choisissent un nom incroyable comme on en trouvait souvent alors : Count Dracula and the Vampires. Ils deviendront ensuite The Sundogs, dont le Sun n'est peut-être pas qu'un hommage au soleil mais plutôt un coup de chapeau au label de Sam Phillips. Enfin, en 1971, avec l'arrivée du batteur Mike Coffey et du bassiste Don Kinsella, le groupe devient Crazy Cavan the Rhythm Rockers. Il faut attendre 1975 pour les voir passer professionnels et enregistrer leur premier album, mais entre temps ces cinq rockers, dont vous apprécierez l'allure et la dégaîne sur la photo ci-contre, ont su se constituer un petit noyau d'amateurs fidèles et passionnés comme seuls savent l'être les fans de rock.

Les racines musicales de Crazy Cavan sont évidemment très américaines et se résument simplement : rock'n'roll, rock-a-billy et country. Un cocktail qui a déjà fait ses preuves. Alors que l'on remarque un intérêt croissant du jeune public pour ce genre musical qu'il découvre avec un enthousiasme intact et neuf, une formation comme Crazy Cavan n'a le Rhythm Rockers a sans nul doute une place à prendre. Et, stimulé par une telle première partie, il est fort probable que ce bon vieux Chuck veuille se surpasser. De grands concerts nous en perspective.





WISHBONE ASH

L'INFLUENCE AMERICAINE

Si la Story vous semble survoler rapidement les mois et les années, la raison tient à la « limpidité » de la carrière de

« Les individualités ne font pas un groupe. Nous savons que si nous apportons chacun nos influences différentes, il en sortira une force nouvelle », voilà quel est l'objectif de Steve Upton, Martin Turner, Andy Powell et Ted Turner à la naissance de Wishbone Ash (voir précédent numéro)...

Le groupe en arrivera à cette conclusion non pas en se tenant la tête à deux mains, attendant la lumineuse idée qui décidera du cours de leur carrière mais en se frottant au public. Aujourd'hui encore ils le reconnaissent : leur meilleure école a été et demeure la scène. Wishbone n'est devenu groupe de studio que par la suite et parce que c'était inévitable. Et encore l'énergie dont ils cherchent à remplir les silos de leurs albums est-elle un héritage de ce stimulant contact qu'ils ont toujours entretenu avec le public par le biais des concerts.

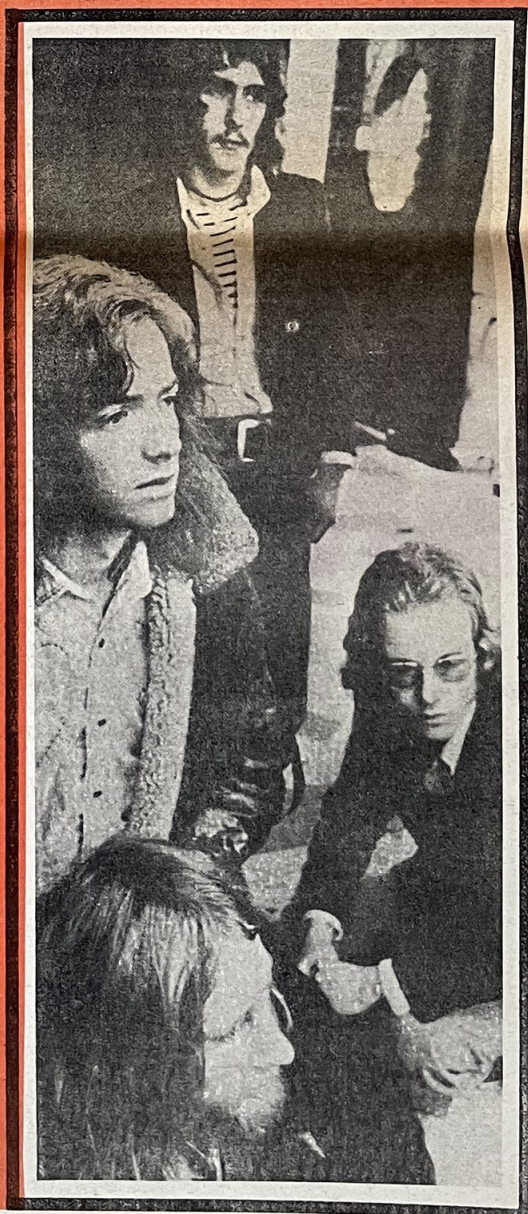
LA SCENE JUSQU'A PLUS SOIF

Sans nous en rendre compte et un peu pas hasard nous venons de traverser la première année d'existence de Wishbone et nous nous retrouvons fin 1970. La scène, toujours la scène et encore la scène qu'il s'agisse de festivals, de pubs, de clubs ou de concerts, c'est en effet là que les quatre musiciens viennent de passer ces douze mois. Les rares critiques qui dès lors s'intéressent au groupe font part des énormes progrès effectués par Wishbone. En une centaine d'apparitions en public, Andy et Ted ont su maîtriser une technique très particulière imposée par la présence de deux instruments solistes, d'autant plus qu'il s'agit de deux guitares. Le risque de tomber dans une escalade systématique, débouchant sur des démonstrations superposées des guitaristes, interminables interventions sans fondement musical, a risqué donc d'être évité par Wishbone. Il est vrai que les

quatre membres de Wishbone ont toujours témoigné d'un grand sens de la méthode, leur attitude réfléchie leur a ainsi évité de faire suivre à leur carrière comme à leur musique d'inutiles méandres ou détours. Ce qui était vrai à leurs débuts l'est demeuré depuis.

En janvier 1971 paraît leur premier album, simplement intitulé « **Wishbone Ash** ». Et le groupe repart on the road, multipliant ses apparitions, particulièrement en clubs lors de sa tournée anglaise en juin. Durant cette même année, les quatre musiciens trouvent le temps d'effectuer deux tournées américaines dont une de deux mois. Wishbone est dès lors conscient qu'un groupe pour s'imposer réellement doit entreprendre une carrière internationale non pas lorsqu'il est parvenu au sommet dans son pays d'origine mais dès sa prime jeunesse, au risque d'éprouver quelques déceptions et de connaître nombre galères. L'efficacité de cette démarche ne se fera pas attendre et la maturité de Wishbone qui commence à apparaître dès leur second album, « **Pilgrimage** » publié le 17 septembre 1971, éclatera pleinement en avril 1972 avec leur troisième l.p. « **Argus** ». Auparavant, le groupe a trouvé le temps d'effectuer une nouvelle tournée anglaise en février et a découvert avec intérêt et sans doute une certaine surprise (agréable) les résultats des référendums de Melody Maker et de Sounds pour l'année 1971. Il occupe en effet la première place de la catégorie « meilleur nouvel artiste ou groupe », précédant (dans Sounds) des formations aussi imposées aujourd'hui que Emerson Lake and Palmer, Rory Gallagher, Elton John ou Yes !

La parution de « **Argus** » agit comme déclic et vaut à Wishbone un succès populaire qui ne sera à aucun moment démenti depuis ce mois d'avril. « **Argus** » arrive ainsi à la troisième place des charts britannique. Wishbone Ash est devenu le groupe préféré d'une large part du public et saura conserver ses faveurs.



Wishbone, groupe de scène, la formation anglaise passe l'essentiel de son temps à se produire tant en Europe qu'aux Etats-Unis où sa cote va croissant. Et si entre 1972 (« **Argus** ») et 1974 (« **There's a rub** ») aucun album studio ne nous a été proposé, ceci s'explique par le nombre de concerts qu'ils ont donné dans l'intervalle. Certains d'entre eux seront enregistrés et cela nous vaudra le double album live « **Wishbone 4** » au printemps 1973. Cet enregistrement est le dernier auquel participe Ted Turner qui décide en 1974 d'abandonner le groupe et aussi la musique, il a du moins pris une retraite qui prend des allures de définitive. Il est remplacé par le jeune Laurie Wisefield, ancien guitariste de Home. En cette année 1974, après quatre ans d'existence et trois albums, le groupe Home disparaît et Andy pense tout naturellement à faire appel à Laurie dont il a eu l'occasion d'apprécier le jeu lors d'une tournée commune Home et Wishbone aux U.S.A. et surtout de bœufs lui ayant permis de constater la totale compatibilité de leurs jeux respectifs. Il apporte à Wishbone une sorte de nouvelle jeunesse et il est incontestable que son influence a été croissante, ouvrant ainsi le groupe à des musiques comme la soul. On réalise d'ailleurs l'importance de son rôle dès le « **There's a rub** » réalisé en 1974. Ce disque marque aussi l'installation de Wishbone aux U.S.A. où la formation se taille désormais de beaux succès. Toutefois, en 1975, nous avons l'occasion de retrouver Wishbone sur scène et son concert en août dernier en clôture du festival d'Orange, dans la semi-clairté du petit matin reste un souvenir superbe pour les quinze mille spectateurs présents lors de cette manifestation. Depuis, Wishbone est retourné outre-Atlantique et les quatre musiciens viennent de nous proposer le très américain « **Locked in** », un disque un peu déroutant mais conséquence logique de leurs séjours aux States et de la production de Tom Dowd. Et l'avenir du groupe ? Il se présente bien avec un tel disque et il faut seulement souhaiter que Wishbone veuille bien revenir nous rafraîchir la mémoire en effectuant une tournée française. Là, sur scène, le groupe excelle. Mais quand ? La question reste encore sans réponse. La plus tôt possible !

JULOS BEAUCARNE

La solitude n'est pas une fonction artistique. N'importe quel individu est confronté avec la solitude. Notre corps est un merveilleux moyen de communiquer avec les autres, mais c'est aussi notre prison. C'est seulement lorsque nous aurons peuplé cette prison, cette solitude intérieure, que la vie sera possible. »

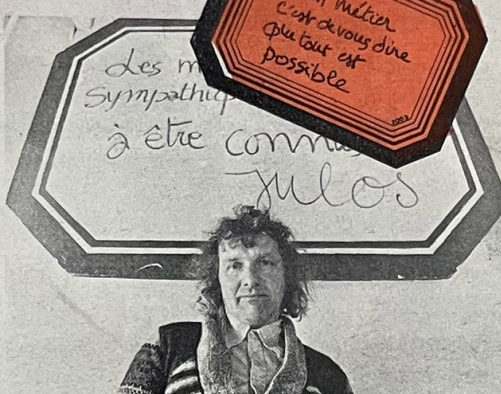
Le ton est donné...

Conversation à bâtons rompus faite de hasards, de raisonnements et de déraisonnements, de silences peuplés du tintement des cuillères contre le bord des bols de faïence, de souvenirs échangés comme on échangeait des timbres et des images quand nous étions enfants. Moi, le gosse des villes qui s'invente la mer à l'eau des caniveaux et vient faire naufrage aux terrasses des cafés. Le flux et le reflux me font des vagues à l'âme.

Lui, qui sait faire naître l'eau d'une branche de coudrier. Lui qui connaît l'odeur du premier matin d'automne, quand les brouillards bleutés stagnent encore tout au fond des combes. Lui qui sait faire du feu, écouter le silence, répondre aux passe-reaux.

vosre tête à vous, mes frères, sont des arrêts facultatifs. C'est vrai tu sais. Ce sont vraiment des arrêts facultatifs... Et je me demande bien ce que je pourrai imposer d'ailleurs. Un chanteur doit se contenter de poser une équation. Et puis les gens qui viennent le voir et l'écouter sont libres de résoudre cette équation, ou de ne pas la résoudre. Chaque individu

Mon métier
c'est de vous dire
que tout est
possible



Évidemment quand t'as
habitué ton cul à du papier de soie
t'as difficile à revenir
au papier journal

le Rire surflamqué
par une parole quand il n'est
gratuit

et l'on termine ci l'inachevé même
de ces textes à compléter vous-même à loisir
et à coller où vous voulez (ci joint 2 étiquettes
vierges et libres) les pointillés sont
spirituels les chemins sont intérieurs...
la route n'est pour le voyageur qu'un
prétexte à se revoir vivre.

L'envie de te
tutoyer avec
mon corps

Quel est ton métier ?

« Je suis baladin, colporteur de chansons. Je sillonne les routes au plus chaud de l'été. Je vais chercher au bout du monde un bout de conversation. Mes amis sont bergers, laboureurs ou crieurs de village.

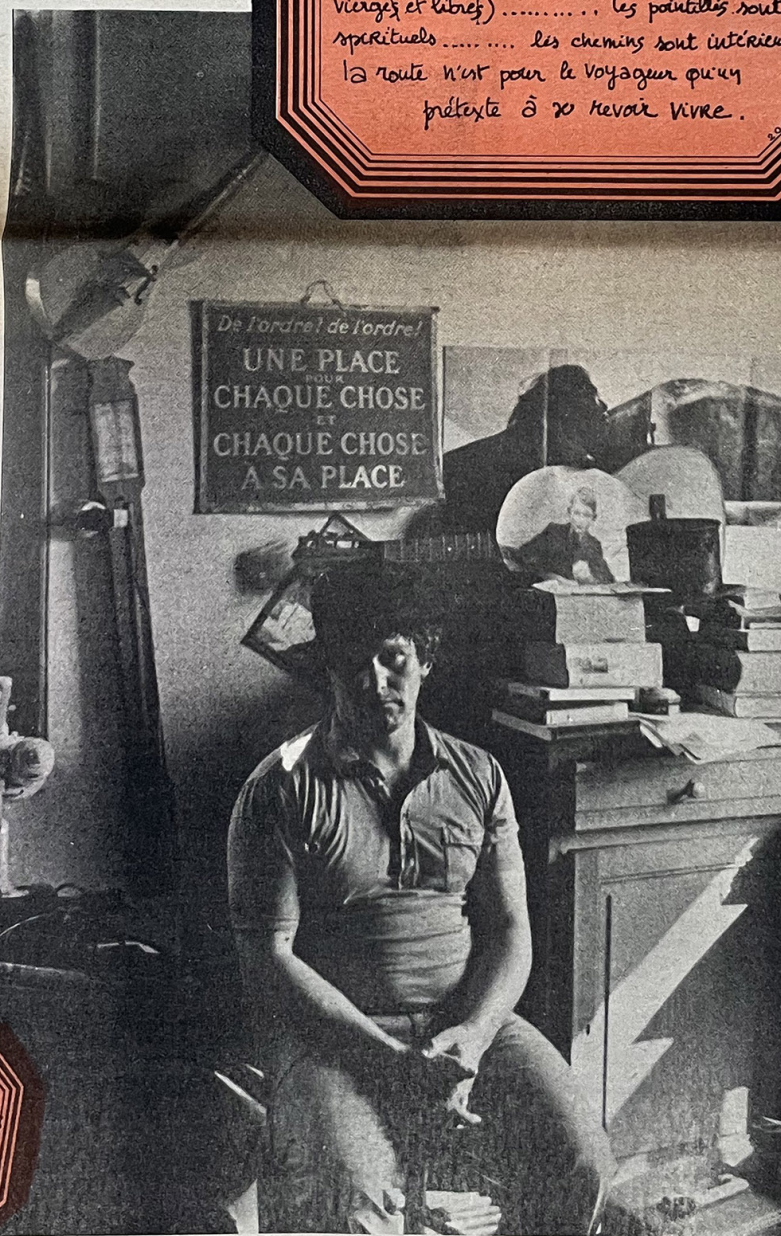
« C'est jour de fête au pays. Ce soir, Julos Beaucarne est au moulin à huile du père Toubain. Des chansons et du rire... apportez vos chaises bonnes gens et venez nombreux. On paiera sa place au prix du plaisir. Qu'on se le dise ! »

Et pour fond de décor un mur de pierres sèches, deux oliviers rabougris ou un simple ciel clouté d'étoiles.

« Le contact avec quelqu'un c'est un échange de vies. Moi, voilà ce que j'ai vécu. Toi tu as vécu ça ? Ensemble nous sommes en train de vivre ça... alors toi, comment vois-tu les choses, hein ? Moi je les vois comme ça ! c'est là ce qui devrait être la base des rapports entre les individus. Nous sommes des explorateurs de l'existence et, en même temps, nous sommes des explorateurs de nous-mêmes. Et les rencontres ne sont que des explorations du monde humain. »

Qui pose les questions ? qui donne les réponses ?

« Mes mots sont comme des autobus qui traversent ma tête et



reçoit mes mots de façon différente, au regard de sa propre expérience de vie et de ses propres souvenirs. La perception des chansons dépasse la fonction de l'artiste. C'est une question de liberté tu sais.

Liberté ?

« Si tu veux, disons que c'est une manière de me protéger et de protéger les autres. On ne définit la liberté de ceux qui vous entourent que par rapport à la sienne propre. Mon but, c'est de trouver une voie qui me permettrait d'échapper au conditionnement. Mais je ne veux forcer personne à me suivre.

Tout le monde dit qu'il faut changer la société. C'est vrai, il faut essayer de le faire. Mais d'abord il faut se changer soi-même tu crois pas ? Quand je dis « échapper au conditionnement », je veux dire que l'homme devrait évoluer dans un environnement qu'il a choisi et non pas qu'il subit. Et puis la révolution... C'est dans la vie quotidienne qu'elle est. Tiens, c'est même dans le langage quotidien ! Chacun d'entre nous devrait faire son langage d'après sa propre histoire, or nous portons un uniforme de langage. On devrait avoir son langage personnel comme on a son costume personnel... mais c'est vrai que maintenant on ne s'habille plus qu'en prêt-à-porter. Alors les idées sont aussi du prêt-à-porter. »

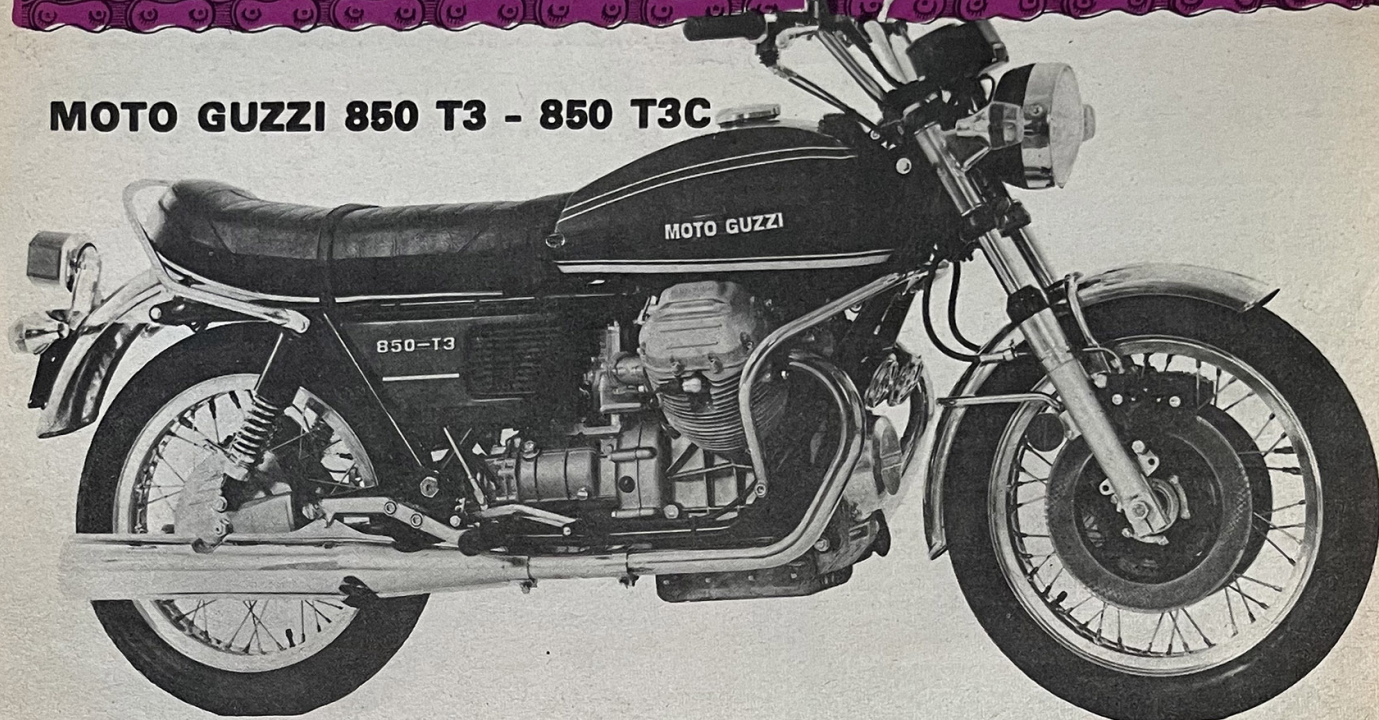
Folie !

« Mais non ! moi je suis lucide et je tiens à le rester. La sagesse consiste à ne pas laisser l'inconscient nous surmonter. Ça c'est une forme de vocabulaire... la sagesse amène à la folie qui, alors, devient consciente ! »

Guy-Pierre BENNET.

Je vous envoie une boîte
de construction avec dedans
un contact humain avec
plan de montage

MOTO GUZZI 850 T3 - 850 T3C



Après une longue léthargie, accompagnée d'une discrétion lémures, l'industrie motocycliste italienne semble enfin vouloir se réveiller. Bien que s'appuyant sur des noms au passé prestigieux tels que Benelli, Guzzi, Ducati, ou encore : Morini et Laverda, la fabrication semblait vivre sur des lauriers de plus en plus fanés.

Benelli a détourné la hache de guerre en sortant sa splendide 750 six cylindres. Laverda de son côté lançant un « gros cube » une 1 000 cc à trois cylindres dont la version définitive va enfin être commercialisée. Quant à Ducati, la marque sortait une 860 dérivée de la 750 GT mais en plus sophistiquée et beaucoup plus confortable. Restait Guzzi et son bicylindre en V. La célèbre « V7 Sport » a évolué au fil des années, et elle a inspiré les techniciens pour le lancement d'une nouvelle série. Cette année, le haut de la gamme se compose de la 750 S3, modèle amélioré de la V7 Sport, des 850 T3 et T3C, issues de la première et enfin de la 1 000 « Convert », à transmission automatique.

Modèles intermédiaires, les 850 T3 et T3C représentent ce qui se fait de mieux aujourd'hui dans le monde des deux roues. La base de ces machines est un astucieux cocktail de l'ancien 850 GT et de la V7 Sport. Le moteur de la première a en effet été monté dans le cadre de la seconde ce qui a donné un résultat pratiquement parfait. Côté esthétique la 850 T3 est très plaisante grâce surtout à un équilibre parfait dans sa ligne. Le réservoir en forme très arrondie est très réussi et, ce qui ne gâche rien, offre une bonne capacité (25 l). La selle est bien faite elle aussi, vaste et idéalement bien rembourrée. De plus, la Guzzi est très basse et donne une impression de sûreté en semblant coller à la route. Pour la finition, les techniciens italiens ont suivi le bon exemple des Japonais. Tout est fait et pensé avec soin sur cette moto. Les commandes sont bien disposées et très prati-

ques. Le guidon largement dimensionné permet de manœuvrer la machine avec aisance.

Mais passons au côté technique de la bête. Le bicylindre en V disposé face à la route est maintenant bien connu. Avec ses 844 cc, il offre une puissance de 68 CV à 7 000 tr/mn. Il est relativement peu bruyant seul un bruit de culbuteurs se fait entendre, les autres bruits mécaniques sont discrets. Il y a peu de frein moteur, ce qui est gênant mais compensé par l'excellence du freinage. Sa mise en route se fait sans histoire à chaud comme à froid.

Le démarrage se fait électriquement mais il peut paraître présomptueux de la part de Guzzi d'avoir négligé le kick. En effet, ce dernier est le bienvenu lorsqu'il fait très froid ou en cas de panne de batterie. D'ailleurs, par très basses températures le bicylindre hésite un peu, mais sans donner d'inquiétude.

Comme la plupart des motos italiennes, la moto Guzzi a une boîte de vitesses dont la sélection est plutôt dure et imprécise. On tombe fréquemment sur un faux point mort. Et puis le plus grave, la course importante du levier du sélecteur oblige à décoller le pied du repose-pied, ce qui est très ennuyeux. L'embrayage de son côté manque de progressivité, ce qui n'arrange pas les choses. L'étagement de la boîte reste cependant très bon, et si les 5 rapports sont un peu longs le tempérament de la machine s'en accomode très bien. Enfin, la transmission par cardan présente la solution idéale et n'appelle aucun commentaire.

La vitesse de pointe de la Guzzi est de 170 km/h. C'est relativement peu pour une telle cylindrée. Cependant, la moto Guzzi est plutôt une moto de grand tourisme. En tout, la tenue de route est largement à la hauteur de cette performance. Le cadre double berceau est très rigide. Il est associé à des suspensions très bien accordées et très efficaces. Notamment, les prises de courbes à grande vitesse sont un régal

avec la Guzzi. Par contre, la tenue de cap sur mauvaise route est un peu moins bonne. Cela est dû à une légèreté de la partie avant. De plus, les ressorts de la fourche avant ne sont pas assez durs et, lors des freinages violents, elle talonne facilement. La position de conduite est très bonne, ce qui contribue à donner une note plus favorable pour la tenue de route.

Avec le freinage, on aborde un des points essentiels au chapitre de la sécurité. Et là, Moto Guzzi s'en tire avec tous les honneurs. La dernière version des 850 T est équipée de 3 disques. C'est en effet la solution idéale et déjà quelques autres marques ont suivi cette technique. Dans le cas de la moto italienne il y a en plus la séparation du freinage à l'avant. Avec la main on actionne un disque, avec le pied on freine du deuxième disque avant et du disque arrière, par l'intermédiaire d'un réparateur. Ce dispositif est aussi agréable qu'efficace. Les deux disques avant ont un diamètre de 300 mm, celui de l'arrière mesure 242 mm. La seule note noire est la fourche avant un peu trop molle et le pneu très moyen qui diminue les possibilités de ce système. Les pincettes de disques sont des Brembo, comme sur la Benelli, c'est-à-dire ce qui se fait de mieux.

Toujours au chapitre de la sécurité : l'éclairage. Celui de la Guzzi est un peu juste et l'on a vu nettement mieux par ailleurs ; la BMW R90/6 sa concurrence directe est nettement meilleure dans ce domaine.

Côté performance, nous avons dit plus haut que la vitesse de pointe était de 170 km/h. Cependant, le constructeur l'annonce pour 190 km/h. De même le temps de 12,9 secondes aux 400 m départ arrêté semble optimiste d'une bonne seconde et demie. La Moto Guzzi possède en effet un rapport de pont trop long, ce qui lui coupe un peu le souffle. A cette vitesse-là, la Guzzi reste cependant très sobre. A

150 km/h elle ne consomme que 7,7 l ce qui est raisonnable. Compte tenu de la capacité du réservoir, l'autonomie est elle aussi très intéressante. On peut en effet espérer 300 km entre chaque plein et même beaucoup plus si l'on est d'un tempérament calme.

Avant de terminer ce passage en revue, il faut parler de la 850 T « California ». Il s'agit en fait de la 850 T3, à laquelle ont été apportés quelques amé-

nagements. Elle possède en effet de série un grand pare-brise très bien conçu, deux sacoches fermant à clé et une selle super confortable relevée à l'arrière. En outre, les repose-pieds traditionnels sont remplacés par des marche-pieds de grande dimension.

En dehors de ces quelques améliorations la 850 T3 California reprend les mêmes caractéristiques mécaniques que la T3.

Fiche technique

MOTEUR :

Cycle : 4 temps
Cylindres : 2
Cylindrée : 844 cm³
Alésage x course : 83 x 78
Taux de compression : 9,5 : 1
Puissance max : 68,5 CV à 7 000 tr/m.
Système de refroidissement : par air
Carburateurs : VHB 30

TRANSMISSION :

Par cardan amortisseur de couple dans la roue AR
Boîte de vitesses : à 5 rapports

EQUIPEMENT ELECTRIQUE :

Allumage : batterie - bobine avec distributeur à double rupteur et avance automatique
Batterie : 12 V/32 A
Bougies : 240 T2
Démarrage : électrique
Lampe code/phare : 12 V 40/45 W
Lampes clignotants : 12 V 21 W
Velleuse : 12 V/5 W
Lanterne : 12 V/5/20 W

PARTIE CYCLE :

Cadre : tubulaire à double berceau démontable
Frein AV : 2 disques de Ø 300 mm
Frein AR : 1 disque de Ø 242 mm
Pneu AV : 3,50 x 18
Pneu AR : 4,10 x 18

DIMENSIONS :

Poids à vide : 850 T3 : 225 kg
850 T3C : 218 kg
Capacité réservoir : 24 litres
Huile moteur : 3 litres 10/50
Huile boîte de vitesses : 750 gr ep. 90
Huile de fourche : 60 cc dextron

par Didier Christmann

LE DÉROUILLEUR

DROLES D'IMPRESSIONS

Vous êtes-vous déjà demandé lorsque vous achetez Pop Hebdo comment ce petit joyau de la littérature contemporaine était imprimé ? Que ce journal, comme tant d'autres, soit tiré à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires semble maintenant tout à fait naturel. On a tous oublié qu'auparavant l'impression se faisait à la main. 28 siècles avant notre ère, les Sumériens et les Mésopotamiens gravaient des sceaux de pierre qu'ils pressaient dans l'argile. Les Chinois, eux, bien plus tard, utilisèrent des pièces de bois gravées qu'ils enduisaient d'encre. Pour la reproduction de leurs motifs ils appliquaient des feuilles de riz en guise de papier. Sans aller très loin, le débrouillard vous propose cette semaine des techniques on ne peut plus simples d'impression. Les supports seront le papier ou le tissu. Encore une fois, vous n'aurez pour ainsi dire pas de frais, très peu de matériel sera nécessaire : papier, gouache, eau, chiffons suffisent.

LE BOUCHON DE LIÈGE

En creusant des entailles à l'aide d'un canif ou d'un cutter, sur l'extrémité ronde du bouchon, vous obtiendrez une infinité de tampons de formes différentes. S'il n'est pas nécessaire de savoir dessiner pour ce genre d'opérations, il faut quand même savoir composer et organiser ses formes et couleurs. Vous devez alors jouer avec la composition de vos tampons, les assemblages et juxtapositions seront les bienvenues. Vous pourrez réaliser indifféremment des grands tableaux, des serviettes, des fresques, etc.

Pour encrer les tampons : D'abord, les différents types d'encre. Les encres typographiques conviennent aussi bien au papier qu'au tissu, la gouache simple, et les encres de chine de couleur pourront être également employées. Pour encrer, vous déposerez votre colorant sur une plaque de verre, et l'étalerez à l'aide d'un petit rouleau.

La technique de la patate : Cela procure peut-être une drôle d'impression, mais la patate vous servira également, et donnera de la frite à vos compositions. Prenez des pommes de terre, dures de préférence, coupez-les en deux. Faciles à creuser, faciles à découper, toutes les fantaisies vous sont permises. Ne faites toutefois pas de détails trop fins, car cela risquerait de se casser très vite. Pour la patate, il faut compter une quinzaine d'impressions par tampons.

LA LINOGRAPHURE

Plus facile à graver que le bois, moins coûteux, le linoléum (camp Romain fortifié comme chacun sait) est d'une fiabilité qui vous permettra d'effectuer une centaine de tirages. En le travaillant en profondeur, seules, bien sûr, les parties laissées intactes imprimeront. Ou, si vous préférez, seules les parties travaillées imprimeront, mais sans couleurs évidemment. Avec la linogravure, vous commencerez à aborder la vraie reproduction, ce qui vous permettra de tirer de nombreux exemplaires d'une œuvre originale. Le lino doit, en général, avoir une épaisseur d'environ 3 mm, il se vend dans les magasins spécialisés, mais il se donne aussi, quand on se débrouille bien, dans les magasins de revêtements de sol quand on demande des chutes. L'encre typographique sera employée pour cette technique. Au moyen du rouleau encreur vous enduirez le lino. La feuille de papier (bristol fin) devra être bien plus grande que votre support. Vous poserez simplement votre matrice et appuyerez. En fonction du résultat, vous pourrez améliorer, corriger l'aspect définitif de votre dessin.

LE POCHOIR

Technique très simple également qui consiste à découper dans un papier fort un motif de votre choix en prenant garde de laisser du champ à l'extérieur (environ 4 à 5 cm). Comme colorant, utilisez de la gouache diluée dans un peu d'eau. Fixez le pochoir sur votre feuille, et appliquez la gouache à l'intérieur de votre forme à l'aide d'un gros pinceau. Même opération pour les tissus qu'il faudra choisir épais, et que vous tendrez à l'aide de punaises.

ENTRE NOUS

Nous avons vu l'autre jour un camelot, du reste fort bon, vanter les propriétés d'une petite fiole mystérieuse dans laquelle un liquide bleuté sommeillait. Le liquide décalquait avec bonheur les photos couleurs des magazines. Sur l'envers d'une photo couleur, il passait ce mystérieux liquide, qui dissolvait l'encre, et la décalquait sur le support. Permettant ainsi de reproduire photos, caractères, portraits, etc. Ses possibilités étaient grandes. Composition de grandes affiches, en-tête de lettres, tout était permis. Qu'était-ce donc que ce liquide ? Des débrouillards auraient procédé au plus vite à son analyse. C'est ce que nous avons fait. C'était en fait du trichloréthylène. Le sachant, cela vous coûtera nettement moins cher que d'acheter la petite fiole. Vous n'aurez qu'à vous passer de la couleur bleue. Il faudra seulement prendre soin de travailler près d'une fenêtre et loin d'une flamme.

Il y a quinze jours, nous avons consacré une petite rubrique aux stages de toutes sortes. Tissage, poterie et activités diverses se pratiquent un peu partout en France. Cette semaine nous vous indiquons quelques adresses supplémentaires.

STAGES DE TEINTURE VÉGÉTALE : Le Cambon 30270. St-Jean-du-Gard. Dans un superbe mas cévenol, Mme Nencki peut accueillir une douzaine d'élèves du 15 au 30 juillet. Il est conseillé de s'inscrire environ un an en avance et demander tous les renseignements et une feuille d'inscription à Lydie Nencki, 7, rue Cassette, 75006 Paris.

STAGE DE GÉOLOGIE : Club Géologique, Pruissnes, par St-Cyprien (Aveyron). On peut aisément loger sur place chez l'habitant. D'autres solutions sont possibles, caravanning ou camping. Pour une sortie le tarif varie en fonction de l'âge : pour les adultes, la sortie coûte 22 F. Pour les enfants : 15 F. Au niveau du matériel, il faut se munir d'un burin, d'un marteau et d'un piolet. Il n'est pas obligatoire de les acheter, avec 15 F de caution par outil, vous pouvez les emprunter.

STAGE DE RELIURE : Moyrazes, 12160 Baraqueville. Inscriptions : Mme O. André, 10, place de la Cité, 12000 Rodez. Possibilité de loger chez l'habitant, dans des hôtels meublés ou encore faire du camping à la ferme. Pour un stage complet de 15 jours, le forfait est de 325 F, matériel et fournitures comprises.

STAGE DE CÉRAMIQUE : L'atelier, 16, rue du Four, 35130 La Guerche. Pour Noël, Pâques et les week-ends s'adresser à l'atelier. Du mois de juin au mois d'octobre : Atelier Fétanstrec, 56740 Locmaria. La durée du stage est d'environ 15 jours. Il faut compter environ 350 F pour 30 heures d'initiation, les fournitures sont comprises.

STAGE DE JARDINAGE PAYSAGISTE : Nuces, 42330 Marçillac (Aveyron). La durée minimum du stage est d'une semaine environ. Pour le prix, il faut compter environ 21 F par jour. Des études très intéressantes sur les problèmes végétaux, sur les plantes, sont mises à la portée de tous. Le nombre des stagiaires est limité à 6 par cycle.

DROLES D'IMPRESSIONS



« SUITE ET FUGUE »

Palais où on jouait toute la nuit jusqu'à l'arrivée du soleil si nécessaire, tellement Gibson et les siens suivaient la musique. Après, avec les filles, ils partirent, toute la bande chez le vieillard qui habitait tout près du dancing du côté de Chiswick Park. Ils passaient la journée au milieu de boîtes de bière et de morceaux de sandwiches parmi les sons coupés de guitare.

Gibson se rappelait tout ça tout en comptant scrupuleusement les hommes à l'anneau strié. Il se rappelait aussi la surprise des Londoniens quand, stupéfaits, ils découvrirent les hommes aux anneaux qui végétaient sous terre depuis des millénaires. Chez eux toutes les classes sociales étaient représentées par des anneaux de différentes formes géométriques qui pendaient aux avant-bras. Une fois la stupeur passée, on décida de les laisser vivre en essayant de les assimiler aux nouvelles structures puisqu'aucune réaction violente n'était apparue chez eux. C'est là que Gibson, sans qualification, avait été embauché pour un travail qui, d'après les statistiques, devait durer une génération. Pour lui, les hommes aux anneaux reflétaient étrangement la Surface abandonnée pour toujours. Ils étaient beaux et souriants, ils ne parlaient pas, et on les voyait partout se déplaçant sans cesse, semblables aux migrations des oiseaux terrestres que d'ailleurs on ne voyait plus que dans les musées. Finalement Gibson se disait qu'il était un vérificateur de vols et de variations souterraines des hommes aux anneaux.

Quand son travail finissait, il prenait le monorail de la Metropolitan Line et comme tous les soirs, avant de rentrer chez lui, il descendait à la station de Goodge, 5^e sous-sol, puis marchait quelques mètres dans la Tottenham-Court Gallery jusqu'à l'angle de Stephan Gallery, puis il prenait un ticket à la caisse du Continentale Cinema.

Ce soir-là, Gibson s'était promis de ne pas le rater. A l'entrée du cinéma de simples feuilles de papier annonçaient laconiquement la reprise d'un grand classique de Science Fiction « The man who fell to earth ». Dans la salle quelques rares adeptes du cinématographe somnolaient dans leurs fauteuils dégainés. Bientôt les premières images du film apparaîtraient sur l'écran. La silhouette fluide de David

Bowie descendant une montagne de cendres dans le déclin d'un après-midi. Il connaissait l'image par image ce vieux film : quand Mary Lou, prise de terreur devant la découverte de la vraie nature de Bowie, pissait dans sa culotte, les sens de Gibson martelaient des rythmes électriques. Cela le ramenait doucement à ces soirées où des corps à demi dévêtus de garçons et de filles se mêlaient tandis que le vieillard chez qui ils étaient chantonnaient une vieille rengaine de Billy Fury. Quand l'ouïreuse révéla Gibson, il se rappela l'horrible fin du film qu'il n'avait pas vue cette fois.

Normalement il aurait dû rentrer chez lui dans le 20^e sous-sol de Vacham Gate. Ce qu'il fit l'étonna lui-même. Il prit Bedford Gallery interdite à la circulation, son agitation montant au fur et à mesure qu'il approchait du sous-sol de l'ancien musée britannique. Personne ne se serait attendu à ce qu'il prit le vieux monte-charge qui amenait à la Surface, d'ailleurs, personne non plus ne l'aurait suivi au péril de sa vie. Gibson aperçut seulement quelques hommes aux anneaux carrés qui le regardaient amicalement.

Il sortit à l'angle de ce qui avait été Woburn Place et Russel Square. La lumière terne du jour lui fit fermer les yeux. Un trou noir dans le ciel semblait s'étendre lentement. Gibson regarda fixement le soleil pendant longtemps puis il se fit peu à peu au paysage de ruines et de silence, il découvrit la direction à prendre pour Hammersmith Palais. Il marcha seul toute la journée à la Surface, piétinant des montagnes de décombres. Quand le soleil noir disparut à l'horizon, Gibson commença à sentir ses poumons le brûler intensément.

Il continua à marcher en direction du Dancing avec de plus en plus de difficultés. Il murmura encore un vieux rythme de Roy Orbison. Il tomba à la hauteur de l'ancienne avenue de Warwick dans le West Kensington. A l'intérieur de la terre, son absence ne fut jamais signalée, c'est à peine si les hommes aux anneaux se déplacèrent plus librement.

I

L portait les cheveux en arrière comme le vieux Presley, aussi noirs et gominés. De temps en temps il crachait sur ses doigts et, d'un geste solide, se coiffait devant n'importe quel distributeur de chewing-gum. Invariablement, il portait une chemise à petits carreaux roses et gris, il en avait achetée une douzaine la dernière fois qu'il était allé à la boutique de Marthe. Il ne portait que des jeans d'où s'échappaient des bourrelets de graisse et toujours sa vieille veste en cuir vert. Déjà proche de la quarantaine, on ne le remarquait pas spécialement mais on sentait toujours sa présence ne serait-ce que le temps d'un regard. Il travaillait à Aldgate East, tout près de l'hôpital principal de Londres. Le trafic des monorails s'était tellement intensifié au cours de ces dix dernières années, qu'on avait ouvert de nouveaux tunnels. Gibson passait son temps à compter le nombre d'individus à l'anneau strié qui circulaient sur la ligne de Aldgate, en fait, c'était là son seul travail depuis les premières années du siècle, quand on avait décidé de refaire la ville de Londres sous terre. A cette époque, il avait à peine dix-sept ans, il jouait dans un petit groupe de Rock sous la tutelle d'un vieillard qui disait avoir appartenu à la formation de Billy Fury. Ils jouaient un peu partout dans les fêtes foraines du Grand Londres. La ville était devenue difficile à vivre avec ces milliers de chômeurs vagabondant dans les rues où s'étaient toutes sortes de déchets. Puis vint l'incendie qui détruisit les trois quarts de Londres, après quoi les autorités rasèrent ce qui restait debout. Ce fut la fin de la Surface, mais aussi des samedis soir au Hammersmith

PERCUSSION MUSIQUE

34, rue Pigalle. Paris-9^e
tél. 280.01.41
métro Pigalle-Trinité

UN TOUT NOUVEAU MAGASIN POUR ENCORE MIEUX VOUS SERVIR

Sélection des meilleures marques • Service après vente • Vente • Achat •
Dépôt-vente • Location • Reprise Crédit •

ANNONCES

Gratuit

1501 - Vends cinquantaine de 33 tours (tous genres) dans le domaine de la pop-music, état neuf, entre 15 et 20 F. MATI Michel, 43, H.L.M. rue de la Raie, 58300 DECIZE.

1502 - Achète n° 32-45 « Extra ». Disques rares, pirates, posters, photos de BOWIE. VASIC Zoran, 40, rue Charles-Robin, 01000 BOURG-EN-BRESSE.

1503 - Vends disques. PINK FLOYD : Relics (gratuit), Master of rock 5 : 20 F, état neuf. SLADE : Ols new barowed and blues (20 F). IN FLAME : 23 F. Téléphoner au 16 48-66-08-61 ou écrire à Thierry LAFOND, les Fileries Saint-Jean, 79100 THOUARS.

1504 - Auteur, compositeur, interprète (chansons, ballades), 35 mn environ de répertoire, cherche endroits où se produire. Région indifférente. Tarif à discuter. Cherche aussi petit travail sur Paris (mariné et une petite fille). CAROR Christian, 5-7, rue de la Fonderie, 93100 MONTREUIL.

1505 - Achète 33 tours Variations : NADOR, 30 F si très bon état + tous les 45 tours (8 F un) Variations + pirates Variations, T.Y.A., Deep Purple + J. Lord (Gemini Suite). CARREL Laurent, Le Mont-Charvet, 73160 COGNIN.

1506 - Achète à très bon prix, tous les livres, films, photos sur les BEATLES ainsi que les BEATLES MONTY, collections et posters. LANGLOIS Dominique, rue des Mouettes, 27130 VERNEUIL-SUR-AVRE.

1507 - Vends photos : Who, Status Quo, Chick Corea, McCartney, Rubettes, D. Essex, Roy Gallagher, Johnny Lenorman, Delpech, etc. Ainsi que disques et documents très rares sur BOWIE et LENNON. AULIAC Philippe, 57, avenue Victor-Hugo, 94600 CHOISY-LE-ROI, Tél. : 980-86-80.

1508 - Recherche toute la collection des albums de bandes dessinées de « TIMOUR ». Faire offre à BOURE Paul, 18, rue Pierre-Hevin, 35100 RENNES.

1509 - 2 garçons sportifs possédant une voiture, recherchent 2 jeunes filles style hippie, ayant entre 20 et 30 ans, habitant : 59000, 59110, 59700, 59350, 59160, 59370, 59200, 59420, 59170, 59790, 59130, 59560, 59118, 59290, 59260, 59155, 59115, 59139, ou en BELGIQUE. Photos souhaitées + une enveloppe timbrée. Réponse assurée BUSS Jackie, 92, rue de la Prévoynance, 59700.

1510 - Vends 36 33 tours des ROLLING STONES, regroupant tous leurs succès : avec articles, paroles de chansons, plusieurs recueils de photos les concernant (un livre de photographies par musicien). Vends aussi 8 vrais tableaux des STONES. Le lot entier pour 3.000 F. NE VENDS QUE L'ENSEMBLE LACOMBE Christine, 6, boulevard Paul-Doumer, 13006 MARSEILLE.

1511 - Trompettiste cherche groupe pour bals, galas, enregistrements. NDOUMBE-MAGANDO Frédéric, 7, rue de la Chine, 75020 PARIS.

1512 - Chanteur « GLADY » cherche groupe « HARD ROCK ». Contrats assurés. Demander Catherine : 604-01-44, poste 24, heures de bureau.

1513 - Joueur de Congas et Bongos (latin) cherche travail. Tél. : 783-02-54. Demander BRUNO.

1514 - Vends strato caster avec valise, 2.500 F. Fermand : 899-21-41. Patrick : 899-73-59, 94140 ALFORTVILLE.

1515 - Vends guitare folk, Yamaha fg 180 + étui, 500 F. Guitare électrique Telecaster de luxe + étui, 2.000 F. 278-71-72 atelier 517, dans la journée.

1516 - Vends ampli MI 60 W, 1.500 F. GUERIN Thierry. Tél. : 961-69-53, le soir.

1517 - Sax (tén. alt. sopr.) matériel, 8 ans d'orchestre et 2 ans professeur, cherche emploi. FONTAINE Claude, 3, square Corot, appt 67, 77-MEAUX.

1518 - Vends sono MI 800 W, 4 RCL 1 200, 2 RCL 1 500 : console MI 8 entrées doubles + revu incorporée, 1 retour de scène, câbles, etc. : 16.000 F. Tél. : 970-53-49. Jean-Louis MANGUIN.

LES COMMUNAUTÉS : ELLES VIVENT, ELLES MEURENT, ELLES SONT TOUJOURS LA

Les communautés ne font plus la une des journaux à sensation. C'est tant mieux. A l'abri de la pression et de la répression les projets ont plus de chance d'aboutir. Un petit livre, déjà ancien, peut aider à comprendre le sens d'une démarche communautaire.

Les communautés ! Dans la foulée de 1968 – huit ans déjà ! – on en a beaucoup parlé. Journaliste en quête d'une idée neuve à se mettre sous la plume, idéologue mal à l'aise dans les structures des partis traditionnels, en firent la grande aventure vers la révolution joyeuse et libertaire. Les célèbres petites annonces de feu « Actuel » sur le sujet, somme impressionnante de velléités d'une masse de jeunes à la recherche d'une « autre chose » qui ressemblerait fort à leur identité, ajoutèrent folkloriquement à la confusion. La percée de l'écologie, la vogue du retour à la nature embrouillèrent complètement la question. Quelques aventures assez frueuses, un zeste de drogue, permirent à la répression de s'appliquer sans discernement à toutes les expériences, sous les applaudissements racistes des beaufs de Cabu. Les migrations estivales sauvages sur la Provence et quelques autres hautes terres ensoleillées achevèrent les entreprises pourtant pas mal parties, aussi dévastatrices que le tourisme traditionnel pour le littoral méditerranéen. Dans le même temps un certain nombre de tentatives en zone urbaine, pour n'avoir pas su résister à la tentation de mélanger tous les genres, sombrèrent dans la misère, faisant eau – au propre et au figuré – de toutes parts, renvoyant à leur destin initial de taudis à rénover quelques quartiers prétendus libérés. Ajoutons une petite touche rurale au tableau en évoquant ce village de Haute-Provence où les *amais* des cohortes de communautaires éleveurs de biches viennent vendre sur le marché leur production de fromage, se faisant mutuellement concurrence, cassant le marché à leur détriment après avoir, la mode aidant, provoqué une indigestion générale des populations bas-alpines aux produits caprins.

A L'ABRI DE TOURISME COMMUNAUTAIRE

Alors, finies les communautés ? Oh, non. Au contraire, le mouvement communautaire ne s'est peut-être jamais aussi bien porté. Simplement les médias, plus sensibles à la mode que portés aux investigations sociologiques, ont dirigé ailleurs leur intérêt. Flux et reflux. Ce qui se dit, s'écrit, se télévisé, n'est que l'écume, le spectacle des choses. La réalité est plus profonde plus enracinée. La stabilité n'intéresse pas les courtiers de l'information. Un peu partout en France quelques milliers de communautaires, parfois très anciennes vivent, s'organisent, commencent enfin à échanger ce qui est sans doute le signe le plus certain que quelque chose se passe. Elles ne se replient plus, elles ne se ferment pas, mais elles ont appris la prudence, se préservant autant que faire se peut du tourisme communautaire. Peu à peu une documentation se constitue : les grandes tendances s'affirment. Les projets se substituent aux élans sentimentaux, l'utopie trouve ses voies. Pour qui connaît un peu les communautés aujourd'hui, apparaissent les signes d'une force tranquille fondée sur un principe à peu près général : il n'est plus possible de se déclarer révolutionnaire en continuant de vivre comme un réactionnaire. Ça se discute certainement, les objections ne manquent pas, mais ça existe.

ALLER VERS LE TOUT PARTAGER

Ce rappel de quelques principes de fonctionnement de la Comunidad del Sur n'est pas inutile pour apprécier les réflexions de Raimundo Dinello et pour bien faire comprendre qu'elles sont le fruit d'une pratique quotidienne.

Pour chacun des points qu'il évoque les propositions de Dinello sont le résultat d'une confrontation entre la théorie et la réalité pratique. D'où le mélange harmonieux d'optimisme, de joie et de réalisme.

Dans un premier chapitre, « la voie communautaire », traite des grands points d'accroche de la vie communautaire : vers le tout partager, l'argent, le travail des hommes et des femmes, les prises de décision, l'emploi du temps. Il dit des choses simples mais importantes : « vivre en communauté c'est aller vers ce tout partager, et jour après jour découvrir comment le faire... Rien n'est plus, ni vrai ni faux, tout est recréer ». Mais il ajoute : « à partir de ses réalités la vie quotidienne d'une communauté implique une lutte permanente pour comprendre, assumer et dépasser les contradictions ».

Le passage sur les relations hommes-femmes est plein d'espoir mais aussi de mesure. « La relation homme-femme est le moteur où exposent les flammes de la vie communautaire. Cette relation constitue l'énergie volcanique pouvant intensifier prodigieusement la vie du groupe, mais aussi le faire éclater ». On ne nie pas le couple, on le remplace dans une autre logique. Et surtout on sait que dans ce domaine rien n'est jamais fixé d'avance : « dans la vie communautaire on évolue autant à partir de soi que grâce aux échos des démarches expérimentées initialement par quelqu'un d'autre ».

LA VISION COMMUNAUTAIRE

Le deuxième chapitre est consacré aux structures communautaires. L'importance de l'environnement, de l'espace est mise en valeur. On ne fait pas n'importe quoi n'importe où, avec n'importe qui et n'importe comment. Les structures dépendent de ce que sont les gens mais aussi de ce qu'ils deviennent. Tout ceci débouche sur des « modèles » de communauté, soit « groupe spécifique, ensemble homogène structuré en fonction d'une action précise », soit « école maïentique » avec bien sûr une infinité de situations entre ces deux thèmes.

Enfin dans un troisième chapitre, R. Dinello tente une synthèse de « la vision communautaire » : « édifier une nouvelle éthique à partir de nouvelles formes de relations humaines », cela implique bien sûr un « messianisme communautaire », parce que : « si la communauté ne se préoccupe pas de se faire entendre par la réalité sociale, bientôt elle sera engloutie par les réformes sociales qui se font après qu'au fond rien ne change ».

Comme disait un sceptique : il n'y a que des jésuites pour se lancer dans des trucs pareils. Voilà un propos qui ferait plaisir à Louba, quatre vingt trois ans, membre de la Comunidad del Sur depuis une dizaine d'années.

POUR S'INFORMER

Plusieurs livres ont relaté des expériences communautaires. En France, parmi les précurseurs on trouve entre autres : « Nous voulons vivre en communauté » de Gougoud (Ed. Belibaste 1971) ; tout l'enthousiasme de Gougoud et les réponses d'un certain nombre de communautaires. Une autre lecture instructive : « La chasse au bonheur », de Roger Pol Droit et Antoine Gallien (Calmann-Lévy 1972) ; un livre-reportage qui n'incline pas toujours à l'optimisme mais où la relation de certaines expériences constitue un sérieux avertissement sur ce qu'il ne faut pas faire.

D'un propos plus large « La France marginale », d'Irène Audrieu (Albin Michel 1975), au-delà des points de vue exprimés par l'auteur, peut être considéré comme un outil de travail, ne serait-ce que par le nombre d'adresses que l'ouvrage contient.

Au moment même où le monde de l'information fiche la paix aux communautés et où celles-ci objectivement, en profitant, la réflexion renvoie à un petit livre paru il y a deux ans aux Editions Belibaste, « Théorie et pratique de la vie en communauté » de Raimundo Dinello et Pierre Merée. Livre utile aussi bien pour ceux qui y projettent la construction d'une communauté que pour ceux qui y vivent déjà. Réflexion théorique nourrie d'une solide pratique, ce livre n'est pas un recueil de recettes. C'est une réflexion ouverte, une borne sur le chemin difficile de la recherche, en même temps que le bilan est une déjà longue expérience.

VIVRE DES AUJOURD'HUI QUI CHANTENT

Le livre est divisé en deux parties. La première, de Raimundo Dinello est intitulée « La vie communautaire », la seconde de Pierre Merée s'appelle « La commune libre ». Deux parties qui se complètent, la contribution de Pierre Merée étant plus « cadrée » historiquement plus politique dans la mesure où l'auteur inscrit le mouvement communautaire dans la liste des courants qui se sont donnés pour mission de transformer la société. « Plate-forme à discussion et ensemble de bases pouvant servir à la constitution de communes libres », écrit Pierre Merée. En fait, il s'agit davantage d'un projet élaboré où l'objectif est clair : « Vivre des aujourd'hui qui chantent » et où des structures d'organisation sont proposées dans le droit fil du schéma anarchiste.

Le texte de Raimundo Dinello paraît plus proche des préoccupations immédiates des communautaires et de ceux qui se proposent de l'être. Dinello est membre de la Comunidad del Sur créée en 1955 à Montevideo. Issue de la volonté de vivre en commun de jeunes militants universitaires, cette communauté regroupe aujourd'hui une cinquantaine de personnes dont près de la moitié sont des enfants. Elle est implantée dans la banlieue de Montevideo sur un terrain avec quatre maisons et possède un atelier d'imprimerie – la source de revenu – au centre de la ville. La division du travail, tant à l'imprimerie qu'à la maison se fait équitablement et par rotation et exclue à la fois la différence travail manuel-travail intellectuel et celle homme-femme.

LE DESIR D'APPROFONDIR L'AMITIE

La propriété individuelle est abolie, remplacée par un droit d'usage sans privilège ni priorité et qui se perd quand on abandonne la communauté. Tous les revenus sont versés dans un fond commun grâce auquel on pourvoit aux besoins de la communauté, une partie de l'excédent étant mensuellement distribué selon les nécessités de chacun.

Toutes les questions, tous les problèmes sont largement traités le plus souvent en assemblée générale. « Toutes les décisions », écrit R. Dinello, se prennent d'un commun accord en partant de la fraternité comme postulat fondamental : ce qui prédomine, c'est le désir d'approfondir l'amitié, la relation avec le compagnon. Ce qui conduit à une préoccupation constante de formation, tant sur les problèmes communautaires que pour l'action politique.

La communauté est largement tournée aux vers l'extérieur et se veut agent de transformation. Elle participe aux luttes dans ce sens. De plus, elle aide toutes les tentatives de création de nouvelles communautés, qu'elles aient ou non les mêmes orientations. Enfin, elle participe à des rencontres intercommunautaires. Le livre est d'ailleurs une conséquence de rapports et de conversations avec des communautaires européens.

LA RANDONNEE ALPINE

permet l'organisation de randonnées de 2 à 6 jours, avec des étapes variant de 4 heures à 8 heures de marche effective à travers hautes vallées et cols ne dépassant pas 2 800 m d'altitude.

La randonnée alpine ne suit pas obligatoirement les sentiers mais ajoute au plaisir du parcours à travers la montagne, l'ascension de sommets faciles, non glaciers. Même si les difficultés techniques ne sont pas comparables à l'alpinisme, les règles de sécurité nécessitent la présence dans le groupe d'un responsable qualifié ayant déjà pratiqué l'alpinisme. Une école de neige et d'encordement commencera la semaine.

L'itinéraire sera choisi, non en fonction des étapes, mais des sommets susceptibles d'être atteints entre les refuges. C'est une randonnée plus sportive et qui nécessite une meilleure condition physique que la G.R., d'autre part, c'est une excellente mise en condition pour un stage d'alpinisme.

LES PRIX

Les prix indiqués ci-dessous ne comprennent pas le voyage, l'équipement individuel, la cotisation d'assurance. Pour les stages randonnées (7 jours) ils sont de 420 F ; pour le stage sentiers, 440 F ; pour la randonnée alpine. Les stages d'alpinisme sont de 14 jours. Celui d'initiation revient à 880 F, l'autre à 920 F.

POUR SE RENSEIGNER

Centre Ecole : Châlet : « Les Amis », Peisey-Nancroix, 73210 Aime. Tél. : (16-79) 07-91-11 (14 à Peisey). Ouvert toute l'année.
Paris : 240, rue Saint-Jacques (5e). Tél. : 325-23-00.
Permanences : mercredi de 17 heures à 20 heures ; jeudi de 19 à 21 heures ; vendredi de 18 à 20 heures.
Lille : M.M.J.C. Marx-Dormoy, 36, rue Marx-Dormoy, Lille. Tél. : 92-59-25.
Permanences : mercredi à partir de 20 heures.
Caen : M.J.C. Calvaire Saint-Pierre, 7 et 9, rue de la Défense Passive, Caen. Tél. : 81-51-08.
Permanences : jeudi de 20 h 30 à 21 h 30.
Lyon : Arts et Joies, 27, rue Ferrandière, Lyon (2e). Tél. : 37-87-68.
Permanences : mardi à partir de 20 h 30.
L'Association « Les Amis » est agréée d'éducation populaire et membre de la Fédération française de montagne et de la Fédération française de ski.

Puisqu'on en est aux adresses, ajoutons à celles que donne Irène Audrieu : Daniel Farges, Village de Vingean 66600 Rivesaltes. Farges tient à jour un annuaire de tout ce qui se fait de façon différente, département par département.

POUR EVITER LES CATASTROPHES

Ainsi on se trouve devant une double évolution : d'une part le travail est de moins en moins intéressant, de plus en plus parcellisé, hiérarchisé, d'autre part les gens et les jeunes d'abord, ont une perception de plus en plus claire du phénomène. La conclusion logique de la confrontation entre ces deux évolutions c'est que dans un premier temps le travail est remis à sa vraie place, c'est-à-dire qu'il est considéré comme simplement un moyen d'exister. Reste à savoir s'il est farfelu et utopique de penser que dans un deuxième temps il ne sera pas apprécié comme l'ennemi, qu'il faut repousser le plus possible aux frontières de la vie vraie.

VOULEZ-VOUS FAIRE DE L'ALPINISME ET DE LA RANDONNEE CET ETE ?

L'Association « Les Amis » propose des stages d'alpinisme et de randonnée aux jeunes de 16 à 30 ans, à partir de son chalet. « Les Amis », Peisey-Nancroix, 73210 Aime (tél. : 16 (79) 07-91-11 puis le 14 à Peisey).

INITIATION A L'ALPINISME

La Vanoise est une région propice à l'apprentissage de l'alpinisme. L'initiation passe par l'école d'escalade en rocher, la marche sur la neige et la glace, les courses écoles (rocher et neige) encadrées par des professionnels et bénévoles brevetés fédéraux.

Le programme et la préparation des courses sont faits le lundi matin par groupe de même force.

Le séjour de 15 jours est une durée minimale pour une bonne adaptation et une progression pédagogique réelle.

Toute personne en bonne santé peut apprendre à pratiquer l'alpinisme.

Chaque semaine, soit on quitte la vallée pendant 2 ou 3 jours et on s'installe un camp sous tentes, d'où on rayonne dans le massif, soit on utilise un refuge comme camp de base.

POUR CONDUIRE UNE CORDEE

Il est proposé à ceux que l'encadrement intéresse un programme de formation s'adressant aux stagiaires, dès leur deuxième saison de montagne en leur donnant les éléments techniques et pédagogiques pour accéder progressivement à la responsabilité de premier de cordée puis d'initiateur alpin.

Toutes précisions sur cette préparation à l'enseignement bénévole de l'alpinisme seront communiquées aux intéressés par le secrétariat national.

Les jeunes qui possèdent déjà, soit une formation d'encadrement, soit une expérience alpine d'au moins trois ans peuvent rejoindre l'Association pour s'intégrer à la commission de l'Enseignement et concrétiser leur expérience par un brevet de premier de cordée ou les brevets fédéraux F.F.M.

LA GRANDE RANDONNEE

La randonnée, par G.R. ou sentiers balisés n'exige pas une grande connaissance de la montagne. Le groupe peut facilement s'auto-gérer et le programme établi en commun le lundi tient compte des qualités physiques du groupe. Le grand nombre de refuges dans les massifs parcourus, tous reliés par des sentiers balisés,

Au travail tel qu'il est aujourd'hui serait alors substitué quelque chose de plus profond, ce que disent depuis pas mal de temps les « marginaux » qu'on traite aujourd'hui par la différenciation quand ce n'est pas la désertion. En refusant de prendre des discours en considération, la société se comporte comme l'autruche qui se cache la tête pour ne pas voir. Certes, ceci leur évite l'effort d'inventer un nouveau système où la production avec son corollaire inévitable le travail industriel parcellisé et aliéné serait traitée en termes de solidarité et non plus d'exploitation. Mais à des échéances lointaines ce refus de voir peut aussi conduire à des explosions et à des catastrophes dont il n'est pas certain qu'elles déboucheront sur des progrès.



par
Luis Irlas

L'ARGENT DE POCHE

par François Truffaut

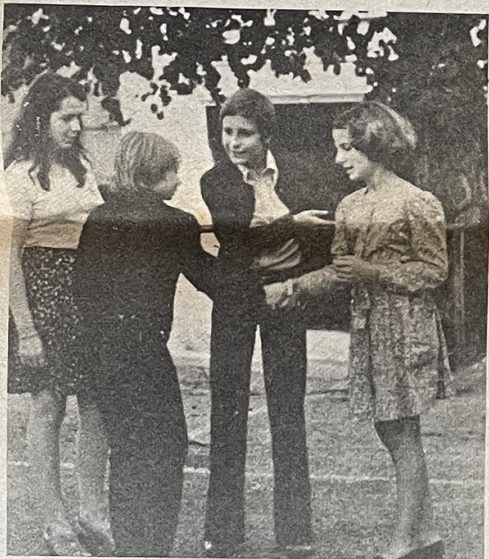
cinéroman
Ed. Flammarion

par Luis Irlas

Il y a d'autres livres sur le cinéma et pour le cinéma qui présentent un plus grand intérêt novateur que celui-ci et on va sûrement me reprocher de m'arrêter au rayon Truffaut et à ses 400 coups vus et mille fois revus. « L'argent de poche » est plus le titre de ce petit livre que du film dont on pourra discuter en vain la valeur puisque Truffaut lui-même s'en fiche. La preuve est qu'il n'a pas arrêté de suivre Antoine Doinel tout au long de ses contradictions et aussi de ses erreurs comme celle de « Domicile

Conjugal ». Mais revenons à « L'argent de poche », livre, scénario ou petite nouvelle puisque c'est tout à la fois, puisqu'on retrouve tous les détails que le film contient et que, en même temps on pourrait très bien ne pas voir vu le film et voir tout à travers les images des mots. On s'interroge toujours sur l'importance littéraire de scénarios qui ne le sont pas, je pense à Fellini et à son Amarcord paru chez Gallimard à la sortie du film. Certes la sortie d'un bouquin contenant le scénario ou l'idée du départ d'un film à succès relève du plus bas mécanisme commercial dans nos frontières. Mais on aurait bien aimé voir publier en France des tas de scénarios de films superbes et méconnus comme cela se fait dans l'édition anglo-saxonne et qui plus est à bon marché. Mais le royaume de l'édition et du lecteur français supposé de luxe n'est pas fait pour de telles batardises (exemple : la noyade de la collection de poche Point-Film chez Seuil).

Cela dit, je reviens encore et pour finir à cet « Argent de poche » qui me tient à cœur. Ça se lit avec une rapidité désarmante. Habitué comme nous le sommes aux films et aux romans psychologiques « très profonds », aux sujets labyrinthiques pour lecteurs et cinéphiles « avertis », la lecture toute simple d'un coin de notre enfance nous laisse avec un demi-sourire d'idiot attardé dans le temps et dans l'enfance. Truffaut on connaît intimiste, vachement français, cahiers du cinéma et tout ça. Mais on passe toujours à côté de la vraie aventure, de la vraie imagination, celle de l'enfance. Truffaut est là pour nous le rappeler à sa façon. C'est dommage que le monde de la littérature et du cinéma ne soit pas fait pour et par les enfants. A nous l'arrière-boutique !



FEMMES ET MERVEILLES

anthologie de nouvelles réunies

coll.
Présence du Futur
Ed. Denoël

Dans une littérature comme celle de la Science Fiction qui dans un premier temps s'est toujours prêtée au maintien des valeurs traditionnelles d'une société mâle par excellence qui et plus est, les transportait dans un monde à venir avec un succès indéniable sur la masse de lecteurs composée d'hommes dans sa presque-totalité, l'apparition de rares, très rares femmes écrivains de Science Fiction devait logiquement passer inaperçue. Et pourtant, comme a bien fait de le signaler Pamela Sargent dans son introduction le premier roman scientifique qui ouvrit les portes au genre fut écrit au début du XIX^e siècle par une femme. Mary Shelley et son Frankenstein

devançait H.G. Wells un des « pères » de la S.F. moderne. Ce ne fut pas non plus l'arrivée de quelques bonnes romancières comme Catherine Moore ou Gertrude Barrows, dont les héroïnes pratiquaient simplement le renversement des rôles où la puissance, la possession, la cruauté ne faisaient que changer de sexe qui placèrent la femme loin des contraintes qu'elles subissaient. Il a fallu attendre l'affirmation dans les années cinquante d'écrivains tels que Judith Merril ou Katherine MacLean qui ouvrent l'anthologie, pour commencer à voir une autre vision de la femme dans les mondes futurs et par de là même une originalité de ces avenirs tous proches. Il suffit de lire la nouvelle de Vonda N. McIntyre, « De brume, d'herbe et de sable », ou celle de Ursula K. Le Guin, pour s'apercevoir qu'il y a des femmes qui n'ont rien à envier à un I. Asimov ou à un A.E. Van Vogt.

On peut trouver un peu trop affirmative l'introduction de Pamela Sargent, et un peu trop naïf son appel aux femmes écrivains pour qu'elles fassent leur libération à l'intérieur de la Science Fiction, néanmoins son idée nous donne la possibilité de connaître des mondes fascinants jusqu'à présent réprimés.

par Sylvie
BARRAULT

CLINEMA



Du côté des femmes

« LUMIÈRE » de Jeanne MOREAU (LUMIÈRE)

Ecrit et réalisé par Jeanne Moreau, « Lumière » vient consacrer la grande maturité de la célèbre comédienne, passée pour la première fois de l'autre côté de la caméra.

Fantasmes ou pas, un film pour la plupart du temps n'est que cela, ceux de Sarah (Jeanne Moreau) ne sont pas ennuyeux car amoureux, et qui plus est, honnêtes.

Ce semblant d'autobiographie pour le moins narcissique, pourrait avoir le don de nous irriter, mais nous en sommes tous là à vouloir nous étaler...

Jeanne Moreau le fait avec grâce et franchise, non dénuées de sensibilité et de talent.

Et à propos, afficher délibérément et ouvertement ses propres sentiments, n'est-ce pas le rôle du cinéma ?...

« Lumière » en est bourré de ces sentiments et de cette émotion qui font si imparfaitement la noblesse de la vie, brochant avec minutie la passion qui nous habite.

La belle Jeanne se raconte ! : à travers Sarah, il ne peut y avoir de confusion, car elle-même interprète ce rôle de grande actrice vé-

nérée, couronnée par la gloire et le mérite, et encore admirée malgré son âge déjà avancé.

La vie de Sarah est partagée entre son métier et ses amis. Sa vie affective est difficilement conciliable avec ses activités, et en amour elle a du mal à se fixer, alors qu'elle ne peut se passer de tendresse qui fait la joie et la chaleur de l'existence.

Sarah n'a pas peur de vieillir, c'est plutôt la mort qui l'angoisse.

Thomas (Francis Huster) son jeune ami, l'aime passionnément, mais Sarah est hésitante : elle est très attirée par un brillant écrivain allemand, et entretient des relations très profondes avec son fidèle Grégoire (François Simon), chercheur en radio-biologie.

Tout vouloir à la fois est le propre de nos exigences plus ou moins grandes, selon notre tempérament.

Sarah est d'une nature complexe et difficile, elle veut affirmer son indépendance, ou plutôt avoir le choix de sa dépendance par rapport à ceux qu'elle aime...

Avec Laura (Lucia Rösch), Sarah et deux autres jeunes femmes, (Francine Racette et Caroline Cartier), elles forment un quatuor d'amies chères, toutes comédiennes.

Jeanne Moreau se retrouve en chacune d'elles.

Laura est la seule qui ne vit pas pour son métier.

Nous dépendons tous les uns

des autres par notre besoin d'affection, mais les femmes encore soumises doivent être vigilantes, pour exister à part entière, selon leur bon vouloir, indépendantes, dans la mesure du possible, de corps et d'esprit.

Nano, éperdument épris d'une des deux jeunes comédiennes, étouffe leur amour partagé en voulant réduire son amie à l'état d'objet, et manque de la perdre, alors qu'il pensait la protéger.

Les acteurs sont tous parfaits, pour la plupart déjà connus, ils semblent ici donner le meilleur d'eux-mêmes, avec dans les yeux une douceur et une émotion dignes d'un grand amour et d'une grande générosité dans la direction d'action.

Bravo donc au talent et au regard de Jeanne Moreau superbe de force, également très bien servie par les techniciens.

« Lumière » est un film d'amour sur l'amour... l'amour de son métier, l'amour du cinéma, l'amour des autres. Dommage qu'il soit par trop empreint de cet air sophistiqué, privilège du snobisme et de l'intellectualisme bourgeois.

C'est aussi un film sur la solitude, irrémédiable. En particulier dans certains milieux, où l'ingratitude souvent fait rage, comme en témoigne les derniers plans du film.

Mais la tristesse, le désespoir ne peuvent rien contre la vie qui toujours repart et continue.



« SOUS LES PAVÉS, LA PLAGE » de Helma SANDERS

fréquent.

Le propos de H. Sanders, cinéaste allemande, qui a déjà réalisé plusieurs longs métrages, ne diffère pas tellement de celui de « Lumière », si ce n'est par la forme, plus froide, plus engagée, plus politique. On retrouve la même difficulté pour l'être à s'épanouir totalement, à travers l'amour et l'activité sociale.

Comment parvenir à concilier les deux ?...



Ici encore une femme prend la parole, et nous ne pouvons que nous en réjouir, car ce n'est pas si

Gérard DAULT
76-MONT-SAINT-AIGNAN

« Chers amis de « Pop-Hebdo ». Tout d'abord félicitations pour votre carnet, il est très intéressant, informatif (je ferai quelques réserves cependant dans cette lettre). Je voudrais étendre le problème soulevé par la très intéressante lettre de Michel Caillol car il me semble qu'il ait oublié des choses importantes. Effectivement le problème de votre journal et son but est de pouvoir élargir l'éventail du public rock bien sûr, mais aussi de variétés (la bonne, du moins je l'espère). L'amalgame n'est pas facile car le lecteur (nouveau) qui tombera sur le journal pourra être rebuté par le domaine qui ne l'intéresse pas ou ne connaît pas. La grande réussite comme le dit Michel Caillol serait d'intégrer progressivement des articles sur des artistes ou groupes peu connus, mais sans pour cela rebuter par des articles érotiques sentant la chapelle d'initié (cf. « Rock-et-Folk »). Hors, je trouve que ce domaine a été bien dirigé par votre journal. Les articles sont clairs, passionnants et ouverts. Je n'indiquerai pas « Best », car cette revue depuis quatre-vingt mois tend à se simplifier, à devenir plus ouverte au contraire d'un « Rock-et-Folk » qui se complait dans le plus pur narcissisme replié dans sa coquille. Ce que je reproche à votre revue, c'est l'intrusion des articles motos, bricolages, etc. qui sont fastidieux pour un amateur de rock et de bonnes variétés. Le cinéma, c'est bien car en principe le fan de rock est aussi cinéphile. Ce que Michel ne soulève pas c'est la totale inculture de la jeune génération actuelle (14-18 ans) au sujet du rock, voire au sujet des variétés de haut niveau (Sanson, Mey, Nougaro, David McNeil, Béranger, etc.). Pourquoi ? Primo, pas une seule émission consacrée au rock à la radio (c'est, pas un seul bouquin ne le proclame, c'est un scandale !). Hors les jeunes écoutent beaucoup la radio, dit-on par la télé. Oh !

Il y a bien « Juke-Box » (une fois par mois, c'est peu). Donc, déjà un manque d'informations par les ondes ou l'écran, le rock est toujours refusé par les médias en France, alors que dans les autres pays (évolués) il est rentré dans les mœurs. Comment voulez-vous dans ce cas élargir le public rock, c'est bien difficile. L'autre jour je vais chez un copain écouter des disques (les siens et les miens) son frangin (16 ans) nous disait sans arrêt : « Rox, Lou Reed, Procol Harum, Kinks ! Je connais pas, on ne m'en parle jamais, on ne les entend pas à la radio, on ne les voit pas à la TV ».

Là est tout le problème, votre journal doit attirer l'attention d'éventuels nouveaux « rock-kids » en associant aux vedettes connues, des groupes qui seront après lecture susceptibles de les intéresser. Je trouve également que vous devriez faire une campagne publicitaire qui s'adresserait aux jeunes désireux de rentrer plus profondément dans le domaine de la rock music. Vous pouvez remédier à cela, pourquoi pas en collaborant avec « Best », il y a trop de jeunes (actuellement) qui ne connaissent que très peu le rock, hormis : Bowie, Pink-Floyd, Deep-Purple, Genesis, ou autres grosses têtes d'affiches. Le gros problème c'est l'information et sa diffusion par l'intermédiaire des médias (journaux, radio, TV) ? Quand donc, nos dirigeants et les adultes se débarrasseront-ils de cet esprit « square » et de leurs préjugés sur le rock (cette musique de sauvages, inculte) : voir les réactions à propos de l'incursion (timides) du rock ou autres musiques non écrites à France-Musique ! C'est important, car cette génération et les suivantes ne prendront notre flambeau (les anciens) que si elles sont informées et par conséquent passionnées par le rock et son futur immédiat. De là dépend la survie du rock, en France, du moins !

Vous parlez (O joie !) dans votre carnet de cette semaine, du sensationnel Alex Harvey Band. Et là, nous rejoignons l'exposé que je viens d'établir, vous dites popularité dont le groupe ne jouit pas en France, la faute à qui ! Si non par le manque d'informations (qui est pourtant le devoir premier de toute revue plus ou moins spécialisée sur le rock). Jamais un article dans « Rock-et-Folk » (sur ce groupe) dans « Best », une fois à tout jamais un article d'Alain Pons (souvent dithyrambique, d'ailleurs !).

J'aspère que « Pop-Hebdo » va promouvoir ce groupe fabuleux en France. C'est ce qui se fait de mieux en Angleterre depuis deux-trois ans avec Rox (naturellement) et Doctor Feelgood. Ils produisent un hard-rock idéal au son lourd et menaçant, parodique, même parfois (l'ambiance, le climat musical fait penser aux Thrillers, aux bandes dessinées pour adultes, genre : « Spirit » ou « Mickey Spillane ») ; le guitariste est démoniaque c'est l'un des rares à vous découper en petites tranches dès qu'il touche sa Gison (Zal Cleminson) ; la rythmique est meurtrière Chris Glenn (basse) au son menaçant et Ted Mac Kenne aux drums qui n'a rien à envier à

45 TOURS



33 TOURS

- 1 (1) **HURRICANE**
Bob Dylan
- 2 (2) **RAIN**
Status Quo
- 3 (6) **LOVE MACHINE**
Miracles
- 4 (8) **FOR EVER AND EVER**
Slik
- 5 (5) **CARTIER**
Robert Charlebois
- 6 (-) **EUROPA**
Santana
- 7 (9) **MERCI JOHN D'ETRE VENU**
Christophe
- 8 (4) **VANCOUVER**
Véronique Sanson
- 9 (-) **IF I KNEW**
Tony Anthony
- 10 (3) **50 WAYS TO LEAVE...**
Paul Simon

- 1 (1) **A TRICK OF THE TAIL**
Genesis
- 2 (2) **BLUE FOR YOU**
Status Quo
- 3 (5) **LOCKED IN**
Wishbone Ash
- 4 (4) **DESIRE**
Bob Dylan
- 5 (9) **STONE ALONE**
Bill Wyman
- 6 (3) **VANCOUVER**
Véronique Sanson
- 7 (-) **AMIGOS**
Santana
- 8 (7) **EMILE JACOTEY**
Ange
- 9 (-) **IRRADIE**
Jacques Higelin
- 10 (8) **GIMME BACK MY BULLETS**
Lynyrd Skynyrd

Envoyez-nous le nom et le titre de vos disques préférés afin de nous permettre de

publier un Hit Parade hebdomadaire qui soit un reflet exact de vos goûts.

**POP HEBDO
HIT PARADE**
98, rue Louise
Michel 93170
BAGNOLET

plaire aux teenagers, aux étudiants aussi (les textes sont souvent satiriques, voire méchants, un peu à la Ray Davies) et aux fans de Mott The Hoople, Uriah-Heep, Led Zeppelin, Slade (Alex Harvey Band vaut un million de Slade !) et autres groupes de hard-rock. Branchez-vous, vous ne vous en remettez pas. Voilà, je compte sur vous pour faire connaître ce groupe qui remporte un succès monstre en Angleterre. Le groupe est super en public, d'une cohésion remarquable (j'ai vu un de leurs shows à Londres, je n'en suis pas encore revenu !). Bravo, pour l'article sur Higelin, le plus grand rocker de tous les temps que la France ait connue ! Irradié est fabuleux. Pistonnez aussi Flamin Groovies, ils méritent largement d'être connus des fans de Feelgood ou de Lou Reed. Publiez ma lettre, je pense qu'elle soulève des problèmes très importants.

Keith Moon. Le pianiste Hugh Mac Kenna se sert de son piano ou orgue comme d'une lame de rasoir, quant à ce vieux routier d'Alex Harvey il est sublime, un charisme étonnant, la voix très colorée tranchante. Un pur rocker (toujours jeune malgré ses 40 piges !). Le groupe à l'éloquence des graffitis sur les murs des ghettos et l'odeur du rock urbain, splendide ! Ecoutez donc les fabuleux LP « Next », « The Impossible Dream », « To Morrow belongs to me » et l'incroyable « Live » sorti en décembre, géralisez si peu chroniqué. Le super-pied. Celui qui se risquera à écouter le Live pourra y entendre une fabuleuse version de « Framed » de Laiber et Stoller. Elle n'a rien à envier au magistral « Riot in Cell Block n°9 » des fabuleux Feelgood. Le groupe devrait

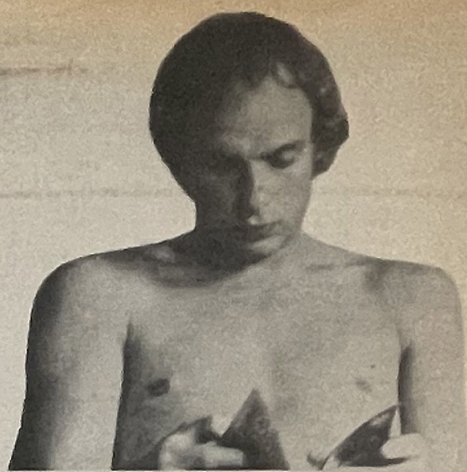


LOUPS!

SCENARIO DURAN DESSIN FERNANDEZ 76



ENO



« Evening Star », c'est le titre de l'album sorti le mois dernier en Angleterre et conçu avec la complicité de « Robert Fripp » ; mais avant de parler de ce disque, j'ai demandé à Brian Eno de nous raconter un peu comment il avait rejoint « Roxy Music » et ce qu'il faisait auparavant, afin de nous permettre de mieux connaître ce personnage parfois étrange.

Eno. — En 1964, je suis rentré à l'école des Arts où j'ai fait cinq ans d'études et obtenu un diplôme de peinture ; cependant, je travaillais en électronique et je faisais de la musique tout en étant membre de la « Portsmouth Sinfonia » et du « Scratch Orchestra » ; j'avais également mon propre groupe de musique expérimentale.

Lorsque j'ai fini l'école, je suis venu habiter Londres où j'ai retrouvé Andy Mac Kay, que je connaissais depuis l'école des Arts, et on a pensé qu'un groupe rock serait une bonne idée ; ainsi on a rejoint Brian Ferry (une connaissance à Andy) et on a formé « Roxy Music ».

J. C. — On n'a jamais vraiment connu la raison pour laquelle tu as rejoint Roxy, bien que pas mal de choses furent dites et écrites à ce sujet !

Eno. — Je crois que nous n'étions plus un groupe très expérimental et tout se faisait d'une manière trop sûre !

POP-HEBDO

98, rue Louis-Michel
Boulogne 93170
Tél. : 857-60-90 et 857-72-82
Rédacteur en chef :
Christian-Luc PARISON
Directeur de la rédaction :
Jean-Paul COMMUN
Magazine
Philippe BISSIERES
Photographe :
François GUENET
Chargés de rubrique :
Gywie BARRAULT
Guy-Pierre BENNET
Didier CHRISTMANN
Jean-Pierre DARCEL
Je m-François FOUBERT
Luis IRLES
Didier PENNEQUIN
Relations extérieures :
Jacques PROVANSAL
Distribution :
S.A.E.M. Transports Presse
Directeur des ventes :
Claude TOUBEAU
Photographe :
Pub 43, 43, avenue Gabriel-Péri
La Perrière 94170
Composition et imprimerie :
Marchés de France
44, rue de l'Ermitage, 75020 Paris
Publicité
au journal

Hébergement édité par SOFRED
S.A.R.L. au capital de 30.000 F
R.C. Paris B 305 254 732
Délégation générale : 98, rue Louis-Michel, 93170 Boulogne
Débit légal 1er trimestre 1976
Commission paritaire n° 57364
Copyright 1976 by Pop-Hebdo
SOFRED, tous droits de reproduction et de traduction réservés.
La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, dessins et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Les documents ne sont pas rendus et leur envoi implique l'acceptation de leurs auteurs pour leur libre publication.
Directeur de la publication :
Henri MORVAN

Pas mal de choses ont contribué à mon départ de ce groupe ; tout d'abord la situation politique de « Roxy Music » et ensuite la situation créative me déplaçait ; les huit derniers mois j'étais arrivé au point de ne plus me servir de mon cerveau et je pense que faire de la musique nécessite un peu d'intelligence, il ne faut pas s'endormir sur les succès passés.

J. C. — Que veux-tu dire par situation politique ?

Eno. — A l'origine il y avait six personnalités, je ne veux pas dire qu'elles étaient égales, que c'était comme une démocratie, mais on en était arrivé à un point tel que si un des individus allait dans une direction, tous les autres le suivaient aussi ; il y avait donc la possibilité que la musique se développe en six voies différentes ; c'est ce que j'appelle la situation politique quand la chose peut bouger dans n'importe quelle direction et que n'importe qui peut être le « leader » ; enfin, tout cela changea à partir du moment où on a commencé à se demander qui pourrait bien assumer ce rôle de « leader » et le seul à en être capable ne pouvait être que Brian ; la musique bouge donc maintenant dans sa direction ; ce n'est pas que je le désapprouve, au contraire j'aime la musique qu'il fait et il a même parfois de très bonnes idées, mais je ne suis intéressé par aucune sorte de musique qui soit aussi pré-déterminée que celle-là, car maintenant il n'y a vraiment rien d'intéressant qui puisse surgir ou naître, sauf au hasard !

Beaucoup de personnes ont désapprouvé mon départ mais il faut partir du principe qu'être avec un groupe c'est comme être avec une petite amie, ça dure le temps que ça dure jusqu'à ce que ce ne soit plus nécessaire ; ce n'est pas un mariage, tu sais ! A mon avis la meilleure période pour un groupe est la première année, toutes les bonnes idées arrivent à ce moment-là !

J. C. — Parlons un peu de tes albums « solo » maintenant ! J'ai constaté une étonnante différence entre « No Pussy Footing » et « Evening Star » et les autres 33 tours que tu as faits !

Eno. — En ce qui concerne mes disques « solo » ils ne représentent qu'un seul aspect de ce que je fais actuellement, il se trouve que c'est ce que je vends le mieux, c'est pourquoi ils attirent l'attention des gens plus que tout le reste ; mais la pièce de musique qui me plaît le mieux s'appelle « Discreet Music », je l'ai sortie sur ma propre étiquette, je n'espère absolument pas qu'elle se vende aussi bien que les autres morceaux, mais mon attention se dirige vers plusieurs surfaces sur lesquelles j'essaie de me concentrer « également », et cela ne me surprend pas du tout que les albums soient très différents les uns des autres, je suis même étonné qu'ils aient des points ressemblants, on dirait qu'ils ont été faits par différentes personnes.

J. C. — On peut aussi se rendre compte que tu as modifié ton apparence !

Eno. — J'ai changé de tas de choses, pas seulement d'apparence. Je change d'un peu près d'idées tous les quatre ans ! C'est comme la peau, tous les sept ans on se retrouve avec un corps entièrement différent de celui que l'on avait sept ans auparavant !

Un des problèmes de l'industrie rock c'est qu'elle prétend être intéressée par la nouveauté et le changement, mais en réalité elle ne récompense que les gens qui ne changent pas ! Pour réussir là-dedans il faut avoir une bonne idée et être sûr



de ne pas en avoir d'autres afin de ne pas compliquer les choses et ça s'étend à tous les points de vue. Il faudrait penser, parler, vivre et tout voir d'une certaine façon car si tu changes, de deux choses l'une, ou bien les gens pensent que tu n'as pas été sincère sur tout ce que tu as dit et fait, ou alors que c'était simplement pour rire ! On n'admet pas encore que tu puisses à un moment donné penser autrement !

J. C. — D'après toi le changement est donc une chose naturelle !

Eno. — Très naturelle ! Mais la tendance du monde est de faire pression et de ne pas vouloir que cette modification se produise !

J. C. — Brian Eno est aussi le créateur d'un nouveau label anglais « Obscure Records », chose qu'il désirait depuis longtemps. Je lui ai demandé d'expliquer clairement les fonctions d'« Obscure ».

Eno. — Cette compagnie a essentiellement deux fonctions : la première est celle d'unir deux sortes de musique, qui je pense devraient s'intéresser l'une à l'autre, comme par exemple la « musique expérimentale rock » et la « musique expérimentale de série » ou « classique » comme tu voudras bien l'appeler ! Elles sont en train de se développer parallèlement sans pour autant s'intercommuni-quer, à cause d'une barrière de langage.

Les uns pensent faire quelque chose de sérieux et les autres non, donc ils ne se parlent pas et justement une des fonctions d'« Obscure Records » est de faire comprendre que musicalement ces deux types de musique ont beaucoup en commun et peuvent apprendre beaucoup l'une de l'autre.

La deuxième fonction est plus personnelle, c'est d'attirer vers moi toutes les nouvelles idées musicalement intéressantes, c'est-à-dire faire en sorte que les gens m'envoient des « bandes enregistrées » avec tout ce qu'ils font d'intéressant, ce qui commence d'ailleurs à arriver, « Obscure » devenant le point de convergence de tout ça.

J. C. — Je suppose que tu as un studio d'enregistrement chez toi ?

Eno. — Oui, mais je suis en train d'en faire bâtir un autre plus grand, avec vingt-quatre pistes pour être précis !

J. C. — Ne crois-tu pas que même avec beaucoup de publicité dans les milieux rock, toute cette opération sera réservée à une élite intellectuelle ?

Eno. — Peut-être, mais cela ne me dérange absolument pas ; il y a beaucoup de choses réservées seulement aux intellectuels et beaucoup aux non-intellectuels ; les gens qui montrent le plus d'intérêt pour « Obscure » ce sont ceux qui veulent « faire » de la musique et non pas ceux qui veulent simplement l'écouter ; les musiciens par exemple ont une grande admiration pour la compagnie ; de toutes façons, toutes les autres maisons de disques essaient de se faire de l'argent en s'adressant à la majorité du public moi je m'adresse à la minorité !

J. C. — Quels sont tes projets ?

Eno. — Ma politique, maintenant, est de faire sortir le plus de disques possible, car j'ai en ce moment plus de mille heures de musique enregistrée. Encore un avantage d'avoir mon propre label, ainsi le public sait que je suis sûr « Obscure » un certain style de musique et sur mes albums solo un tout autre aspect, comme si je voulais avouer que « certains choses » que je fais ne sont pas tout à fait à la portée du goût musical.

Propos recueillis par Jorge Cardoso